Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

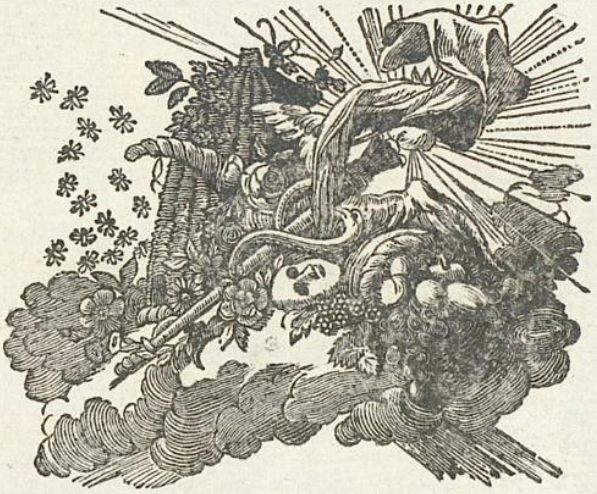
Leiden, 1786

urn:nbn:de:gbv:45:1-1172

Visual Library

FABLES CHOISIES, MISES EN VERS PAR *J. DE LA FONTAINE.*

TOME SIXIEME.



A LEIDEN,
CHEZ LUZAC & VAN DAMME,

MDCCLXXXVI.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES,

CONTENUES DANS LE

CINQUIEME TOME.

LIVRE NEUVIEME.

FABLE I. *Le Dépositaire infidele.* Page 1
FABLE II. *Les deux Pigeons.* 5
FABLE III. *Le Singe & le Léopard.* 9
FABLE IV. *Le Gland & la Citrouille.* 11
FABLE V. *L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.* 13
FABLE VI. *Le Statuaire & la Statue de Jupiter.* 15
FABLE VII. *La Souris métamorphosée en Fille.* 17
FABLE VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse.* . . 21
FABLE IX. *L'Huître & les Plaideurs.* . . . 23
FABLE X. *Le Loup & le Chien Maigre.* . . 25
FABLE XI. *Rien de trop.* 27
FABLE XII. *Le Cierge.* 29
FABLE XIII. *Jupiter & le Passager.* . . . 30
FABLE XIV. *Le Chat & le Renard.* . . . 32
FABLE XV. *Le Mari, la Femme & le Voleur.* 34
FABLE XVI. *Le Trésor & les deux Hommes.* . 36
FABLE XVII. *Le Singe & le Chat.* 38
FABLE XVIII. *Le Milan & le Rossignol.* . . 40
FABLE XIX. *Le Berger & son Troupeau.* . . 41

Landesbibliothek Oldenburg

LIVRE DIXIEME.

FABLE I. *Les deux Rats, le Renard & l'Oeuf.* 43
FABLE II. *L'Homme & la Couleuvre.* . . . 53
FABLE III. *La Tortue & les deux Canards.* . 57
FABLE IV. *Les Poiſſons & le Cormoran.* . . 59
FABLE. V. *L'Enfouiſſeur & ſon Compere.* . . 61
FABLE VI. *Le Loup & les Bergers.* 63
FABLE VII. *L'Araignée & l'Hirondelle.* . . 65
FABLE VIII. *La Perdrix & les Coqs.* 67
FABLE IX. *Le Chien à qui on a coupé les Oreilles.* 69
FABLE X. *Le Berger & le Roi.* 71
FABLE XI. *Les Poiſſons & le Berger qui joue de la flûte.* 74
FABLE XII. *Les deux Perroquets, le Roi & ſon fils.* 76
FABLE XIII. *La Lionne & l'Ours.* 79
FABLE XIV. *Les deux Avanturiers & le Taliſman.* 81
FABLE XV. *Les Lapins.* 84
FABLE XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils de Roi.* . . 87

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES,

CONTENUES DANS LE

SIXIEME TOME.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I. *Le Lion.* 1
FABLE II. *Les Dieux voulant inſtruire un fils de Jupiter.* 4
FABLE III. *Le Fermier, le Chien & le Renard.* 7
FABLE IV. *Le Songe d'un habitant du Mogol.* . . 10
FABLE V. *Le Lion, le Singe & les deux Anes.* 12
FABLE VI. *Le Loup & le Renard.* 15
FABLE VII. *Le Payſan du Danube.* 17
FABLE VIII. *Le Vieillard & les trois jeunes hommes.* 21
FABLE IX. *Les Souris & le Chat-huant.* . . 23
EPILOGUE 25

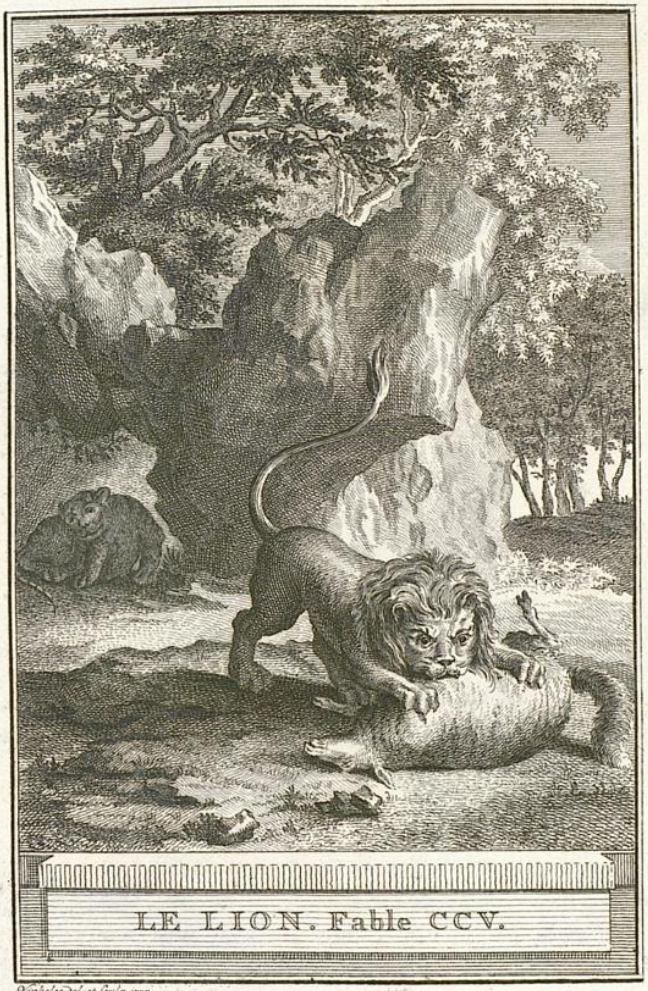
LIVRE DOUZIEME ET DERNIER.

EPITRE *à Monſeigneur le Duc de Bourgogne.* 27
FABLE I. *Les Compagnons d'Ulyſſe.* 30
FABLE II. *Le Chat & les deux Moineaux.* . . 35
FABLE III. *Du Théſauriſeur & du Singe.* . . 37
FABLE IV. *Les deux Chèvres.* 39

Landesbibliothek Oldenburg

À MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE. 41
FABLE V. *Le vieux Chat & la jeune Souris.* . . 42
FABLE VI. *Le Cerf malade.* 44
FABLE VII. *La Chauve-ſouris, le Buiſſon & le Canard.* 45
FABLE VIII. *La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.* . 47
FABLE IX. *Le Loup & le Renard.* 50
FABLE X. *L'Ecreviſſe & ſa fille.* 53
FABLE XI. *L'Aigle & la Pie.* 55
FABLE XII. *Le Roi, le Milan & le Chaſſeur.* 57
FABLE XIII. *Le Renard, les Mouches & le Hériſſon.* 62
FABLE XIV. *L'Amour & la Folie.* 64
FABLE XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.* 66
FABLE XVI. *La Forêt & le Bûcheron.* . . . 72
FABLE XVII. *Le Renard, le Loup & le Cheval.* 74
FABLE XVIII. *Le Renard, & les Poulets d'Inde* 76
FABLE XIX. *Le Singe.* 78
FABLE XX. *Le Philoſophe Scythe.* 79
FABLE XXI. *L'Elephant & le Singe de Jupiter.* 81
FABLE XXII. *Un Fou & un Sage.* 83
FABLE XXIII. *Le Renard Anglois.* 84
FABLE XXIV. *Le Soleil & les Grenoüilles.* . 88
FABLE XXV. *L'Hymenée & l'Amour.* . . . 90
FABLE XXVI. *La ligue des Rats.* 94
FABLE XXVII. *Daphnis & Alcimadure.* . . 96
FABLE XXVIII. *Philemon & Baucis.* . . . 100
FABLE XXIX. *Les Filles de Minée.* 110
FABLE XXX *La Matrone d'Epheſe.* 131
FABLE XXXI. *Belphégor.* 139
FABLE XXXII. *Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.* 150

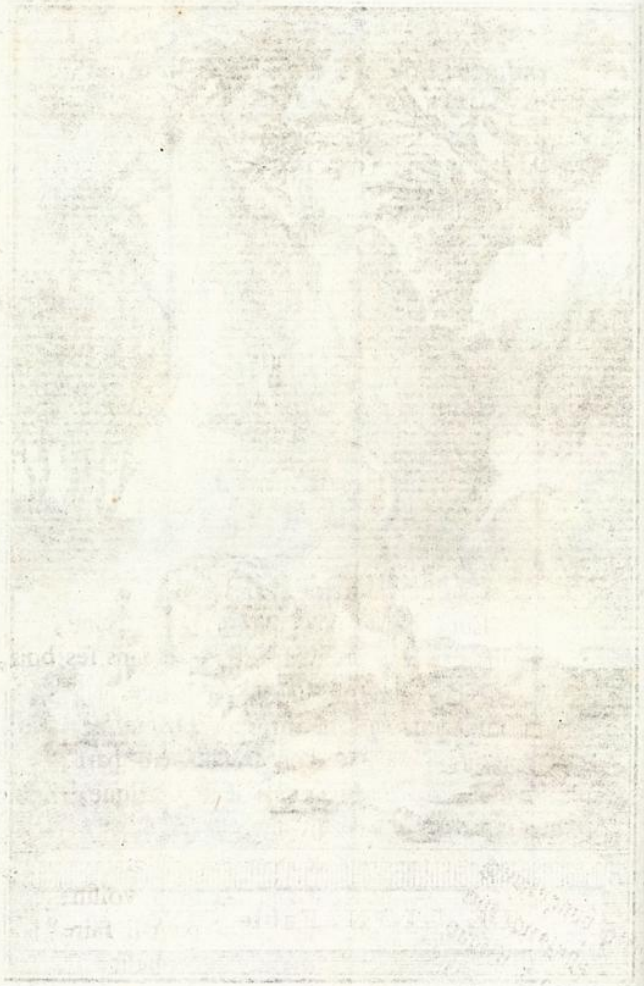
Landesbibliothek Oldenburg



LE LION. Fable CCV.

Vinkeles del. et sculp. 1777.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I.

Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ſes prés, force cerfs dans ſes bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre grands il ſe pratique,
Le ſultan fit venir ſon viſir le renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voiſin:
Son pere eſt mort, que peut-il faire?
Plains pluſtôt le pauvre orphelin.

Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au deſtin,
S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête,
Tels orphelins, ſeigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui ſoit crue, & qu'il ſoit en état de nuire:
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ai fait ſon horoſcope: il croîtra par la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion,
Pour ſes amis, qui ſoit ſur terre;
Tâchez donc d'en être, ſinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le ſultan dormoit lors, & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens: tant qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocſin
Sonne auſſi-tôt ſur lui: l'alarme ſe promene
De toutes parts, & le viſir
Conſulté là-deſſus, dit avec un ſoupir:
Pourquoi l'irritez-vous? la choſe eſt ſans reméde.
En vain nous appellons mille gens à notre aide.
Plus ils ſont, plus ils coûtent, & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaiſez le Lion: ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliés vivant ſur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,

Landesbibliothek Oldenburg

Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jettez-lui promptement ſous la griffe un mouton;
S'il n'en eſt pas content, jettez-en davantage:
Joignez y quelque bœuf: choiſiſſez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage:
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas:
Il en prit mal; & force états
Voiſins du ſultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Propoſez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laiſſer croître.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien: celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui l'amour & la raison
Devancerent le temps, dont les aîles légeres
N'aménent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards rians, aux charmantes maniéres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien,
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des cieux,

Landesbibliothek Oldenburg



LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER. Fable CCVI.

Vinkeles del. et sculp. 1777.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Que les enfans des autres Dieux.
Il ſembloit qu'il n'agît que par réminiſcence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit: j'ai ſçu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'ici l'univers:
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vûe.
C'eſt mon ſang: tout eſt plein déja de ſes autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il ſçache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour ſçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'olympe, & groſſi cet empire.
Je ferai ſon maître de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à ſurmonter les vices,
A domter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme hydres renaiſſans ſans ceſſe dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les ſentiers peu battus
Qui ménent aux honneurs ſur les pas des vertus.

Landesbibliothek Oldenburg

Quand ce vint au Dieu de Cythere,
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'amour avoit raiſon; de quoi ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire?



Landesbibliothek Oldenburg



LE FERMIER, LE CHIEN, ET LE RENARD.
Fable CCVII.

Vinkeles, del. et sculp. 1777.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

Le Fermier, le Chien et le Renard.

Le Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins:
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier: & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours: le ruſtre, en paix chez ſoi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, ſa poulaille: il en a même au croc:
Et moi, maître paſſé, quand j'attrape un vieux coq.
Je ſuis au comble de la joie!
Pourquoi ſire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard? je jure les puiſſances
De l'olympe & du ſtyx, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur les vengeances,
Il choiſit une nuit libérale en pavots.
Chacun étoit plongé dans un profond repos:

Landesbibliothek Oldenburg

Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entra au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube: on vit un étalage
De corps sanglans, & de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un spectacle pareil
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha son camp de morts: on vit presque détruit
L'ost des Grecs; & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons & de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien: c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plustôt fait,

Si

Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la choſe,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce chien parloit très à propos ?
Son raiſonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais n'étant que d'un ſimple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt erreur.
Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

FABLE IV.

Le songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en ſonge un viſir,
Aux champs Elyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée:
Le même ſongeur vit en une autre contrée
Un hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,
Minos en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interpréte lui dit: ne vous étonnez point,
Votre ſonge a du ſens; & ſi j'ai ſur ce point
Acquis tant ſoi peu d'habitude,
C'eſt un avis des dieux. Pendant l'humain ſéjour
Ce viſir quelquefois cherchoit la ſolitude;
Cet hermite aux viſirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inſpirerois ici l'amour de la retraite;



LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.
Fable CCVIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1777.

Landesbibliothek Oldenburg

Elle offre à ſes amans des biens ſans embarras,
Biens purs, préſens du ciel, qui naiſſent ſous les pas
Solitude où je trouve une douceur ſecrete,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!
Quand pourront les neuf ſœurs, loin des cours & des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point ſous de riches lambris:
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe et les deux Anes.

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe maître ès arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le régent,
Fut celle-ci: grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfere
Le zele de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour propre; car c'eſt le pere,
C'eſt l'auteur de tous les défauts,
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout dans un jour:
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un & l'autre.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ÂNES.
Fable CCIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1777.

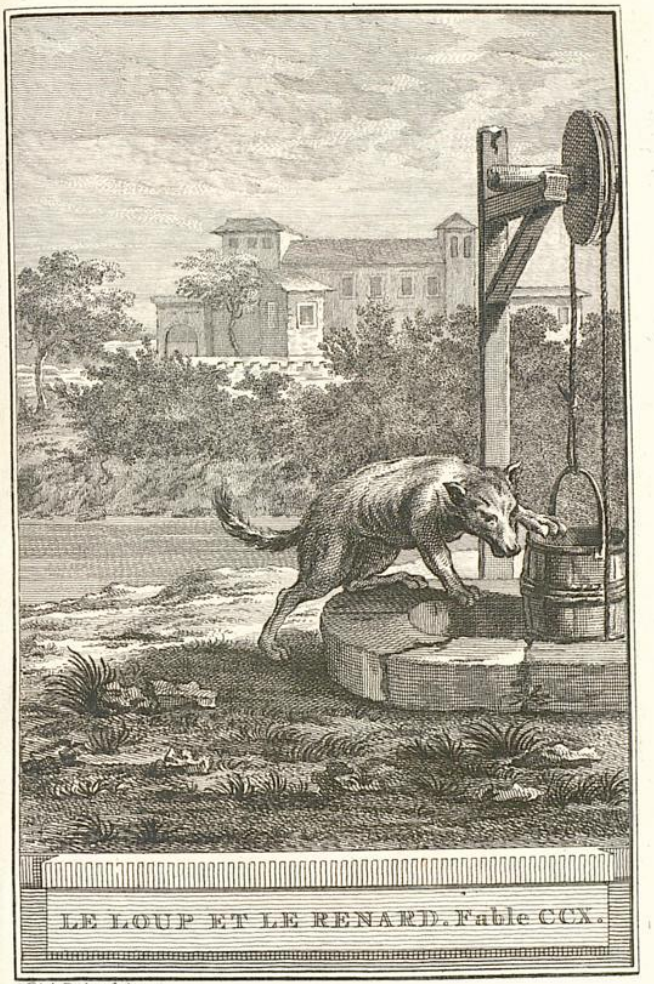
Landesbibliothek Oldenburg

Toute eſpece, dit le docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils; car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.
De tout ce que deſſus j'argumente très-bien
Qu'ici bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſçu des ignorans, que des gens de ſçavoir.

L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Anes qui, prenant tour à tour l'encenſoir,
Se louoient tour à tour, comme c'eſt la maniere:
J'ouïs que l'un des deux diſoit à ſon confrere,
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme, cet animal ſi parfait? Il profane
Notre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot:
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite notre rire & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſans de vouloir exceller
Pardeſſus nous! non, non: c'eſt à vous de parler,
A leurs orateurs de ſe taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laiſſons-là ces gens:

Vous m'entendez, je vous entens:
Il ſuffit; & quand aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele eſt, au prix, novice dans cet art:
Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre Baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contens de s'être ainſi grattés,
S'en allerent dans les cités
L'un l'autre ſe prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
En priſant ſes pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit ſur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les puiſſances
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entr'eux les ſimples excellences,
S'ils oſoient, en des majeſtés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut; & ſuppoſe
Que votre majeſté gardera le ſecret.
Elle avoit ſouhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre choſe,
L'amour propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuſte aura ſon tour: il y faut plus de temps.
Ainſi parla ce Singe. On ne m'a pas ſçu dire
S'il traita l'autre point, car il eſt délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCX.

Winkeles, del. et sculp. 1777.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

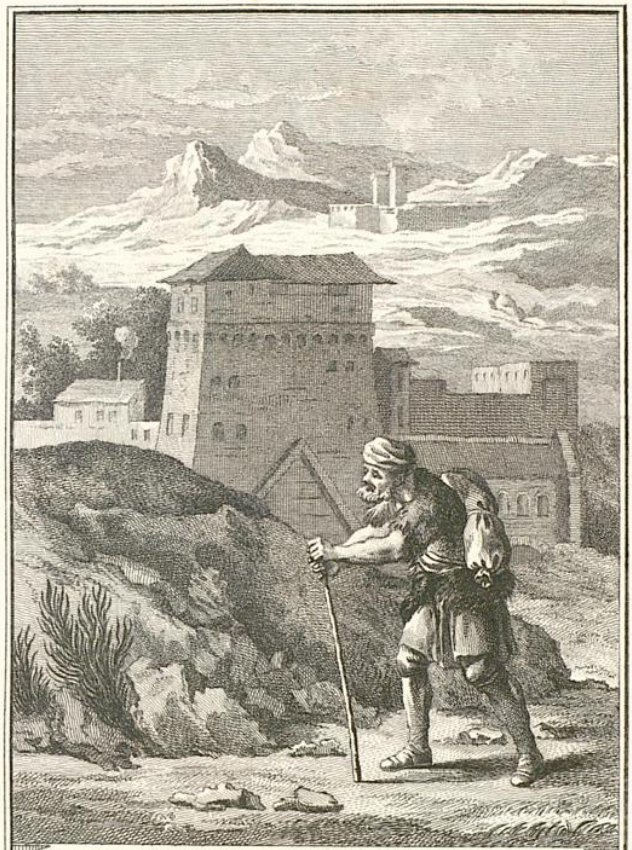
Mais d'où vient qu'au Renard Eſope accorde un point?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
J'en cherche la raiſon, & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en ſçait il pas autant que lui?
Je crois qu'il en ſçait plus, & j'oſerois peut-être
Avec quelque raiſon contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un ſoir il apperçut
La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſeaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard, preſſé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſeau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu.
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine:
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé,

Landesbibliothek Oldenburg

De la même image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'aucun vînt au puits:
Le tems qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Echancré, ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,
Paſſe par-là: l'autre dit: camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'eſt un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait;
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire.
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laiſſons ſéduire
Sur auſſi peu de fondement;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint & ce qu'il deſire.

FABLE VII.



LE PAYSAN DU DANUBE. Fable CCXI.

Vinkles del. et sculp. 1777.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence:
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope, & certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lévre;
Portoit sayon de poil de chévre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube: il n'étoit point d'asyles
Où l'avarice des Romains

Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le député vint donc, & fit cette harangue:
Romains, & vous ſénat, aſſis pour m'écouter,
Je ſupplie, avant tout, les dieux de m'aſſiſter:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne diſe rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les eſprits,
Que tout mal & toute injuſtice:
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous que punit la romaine avarice,
Rome eſt, par nos forfaits, plus que par ſes exploits,
L'inſtrument de notre ſupplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne tranſporte chez vous les pleurs & la miſere,
Et mettant en nos mains, par un juſte retour,
Les armes dont ſe ſert ſa vengeance ſévere,
Il ne vous faſſe, en ſa colere,
Nos eſclaves à votre tour.
Et pourquoi ſommes-nous les vôtres? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Etoient propres aux arts, ainſi qu'au labourage:
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adreſſe & le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,

Peut-être, en votre place, il auroient la puiſſance,
Et ſçauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont ſur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos autels
Elle-même en eſt offenſée:
Car ſçachez que les immortels
Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Il n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs temples,
D'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre & le travail de l'homme
Font, pour les aſſouvir, des efforts ſuperflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laiſſons nos cheres compagnes:
Nous ne converſons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nés,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime:
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice:

C'eſt tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſent à faire?
Point de pourpre à donner? c'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix: encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours, un peu fort,
Doit commencer à vous deplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche, & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa patrice; & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres préteurs; & par écrit
Le ſénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſçut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Landesbibliothek Oldenburg



LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES. Fable CCXII.

Vinkeles, del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

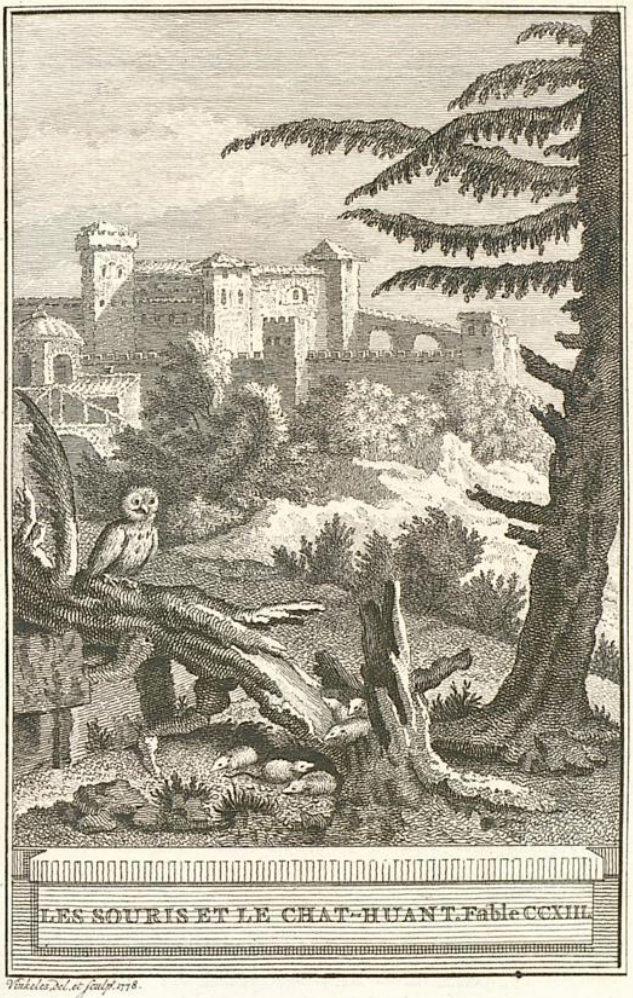
LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un Octogénaire plantoit.
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Diſoient trois Jouvenceaux enfans du voiſinage,
Aſſurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous?
Ne ſongez déſormais qu'à vos erreurs paſſées.
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées:
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu. La main des parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?

Mes arriére-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien, défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon: l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars ſervant la république,
Par un coup imprévû vit ſes jours emportés.
Le troiſiéme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.



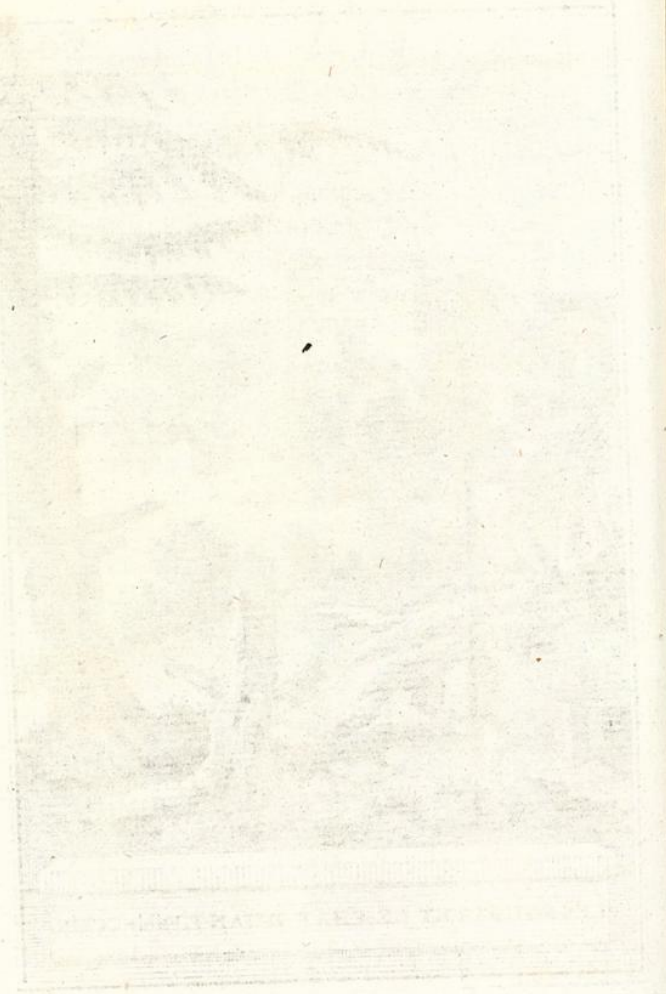
Landesbibliothek Oldenburg



LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT. Fable CCXIII.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Les Souris et le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Sçavez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
Je le maintiens prodige, & tel que d'une fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprete.
Dans son tronc caverneux & miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé ;
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux Souris le compagnon chassa.
Les premieres qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; & leur jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,

Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la nôtre:
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis qu'un Cartéſien s'obſtine
A traiter ce Hibou de montre, & de machine!
Quel reſſort lui pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en mue?
Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnue.
Voyez que d'argumens il fit!
Quand ce peuple eſt pris, il s'enfuit:
Donc il faut le croquer auſſi-tôt qu'on le happe.
Tout? il eſt impoſſible. Et puis, pour le beſoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échappe.
Mais comment? ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Choſe, pas les humains, à ſa fin mieux conduite!
Quel autre art de penſer Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils, par votre foi? (*)

(*) Ceci n'eſt point une fable; & la choſe, quoique merveilleuſe & preſque incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raiſonnemens tel que celui-ci: mais ces exagérations ſont permiſes à la poéſie, ſur-tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.

ÉPILOGUE.

C'eſt ainſi que ma muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des dieux
Tout ce que diſent ſous les cieux
Tant d'êtres empruntans la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faiſois ſervir d'acteurs en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers:
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidéle;
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modéle,
J'ai du moins ouvert le chemin:
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe:
Donnez mainte leçon que j'ai ſans doute omiſe:
Sous ces inventions il faut l'envelopper:
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma muſe innocente,
Louis domte l'Europe; & d'une main puiſſante,

Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont là des ſujets
Vainqueurs du temps & de la parque.

Fin du onziéme Livre.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me ſoit plus glorieuſe que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement ſi ſolide que vous faites paroître dans toutes choſes au-delà d'un âge où à peine les autres Princes ſont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous préſenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les ſiécles, auſſi-bien que celle de tous les ſages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & ſi vous me permettez de le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, &

où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a faits la nature, & dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les régles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'événemens & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus: vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs & en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques, & en bons généraux d'armée; & vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples & de nations, & qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, & à la paix qui sembl

se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire & à sa puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles: je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
& très-fidele serviteur.

DE LA FONTAINE.

FABLE I.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du ſoin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces préſens de ma muſe:
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe.
Mon eſprit diminue; au lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il ſemble avoir des aîles:
Le Héros dont il tient des qualités ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la gloire.
Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre Souverain),
Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire:
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais: auſſi-bien les ris & les amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer les longs diſcours.

Landesbibliothek Oldenburg



LES COMPAGNONS D'ULYSSE. *à Mgr. le Duc de Bourgogne.* Fable CCXIV.

Vinkeles, del. et sculp. 1778.

De ces ſortes de dieux votre cour ſe compoſe,
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le ſens & la raiſon y réglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulyſſe, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors ſa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon:
Quelques momens après leur corps & leur viſage,
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus ours, lions, éléphans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa:*
Le ſeul Ulyſſe en échappa.
Il ſçut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'enchantereſſe

Prit un autre poiſon peu différent du ſien.
Une déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara ſa flamme.
Ulyſſe étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendroit à ſes Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Ulyſſe y court, & dit: l'empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe & dent, & mets en piéces qui m'attaque:
Je ſuis roi, deviendrai-je un citadin d'Itaque?
Tu me rendras, peut-être, encor ſimple ſoldat?
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du lion court à l'ours: eh! mon frere,
Comme te voilà fait! je t'ai vû ſi joli.
Ah! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à ſa maniere;
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourſe mes amours:
Te déplais-je? va-t-en, ſuis ta route & me laiſſe:

Je

Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe?
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au loup va propoſer l'affaire:
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus:
Camarade, je ſuis confus:
Qu'une jeune & belle bergere
Conte aux échos les appetits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie:
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, & redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le loup? pour moi, je n'en vois guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaſſiere:
Toi, qui parles, qu'eſt-tu? n'auriez-vous pas ſans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien conſidéré, je te ſoutiens en ſomme,
Que ſcélérat pour ſçélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe fit à tous une même ſemonce:
Chacun d'eux fit même réponſe,
Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, ſuivre leur appétit,
C'étoit leurs délices ſuprêmes:
Tous renonçoint au lôs des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, ſuivant leurs paſſions,
Ils étoient eſclaves d'eux mêmes.

Prince; j'aurois voulu vous choiſir un ſujet
Où je puſſe mêler le plaiſant à l'utile:
C'étoit ſans doute un beau paojet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulyſſe enfin ſe ſont offerts:
Ils ont force pareils en ce bas univers.
Gens à qui j'impoſe pour peine
Votre cenſure & votre haine.

Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX.
Fable CCXV.

Vinkeles, del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE II.

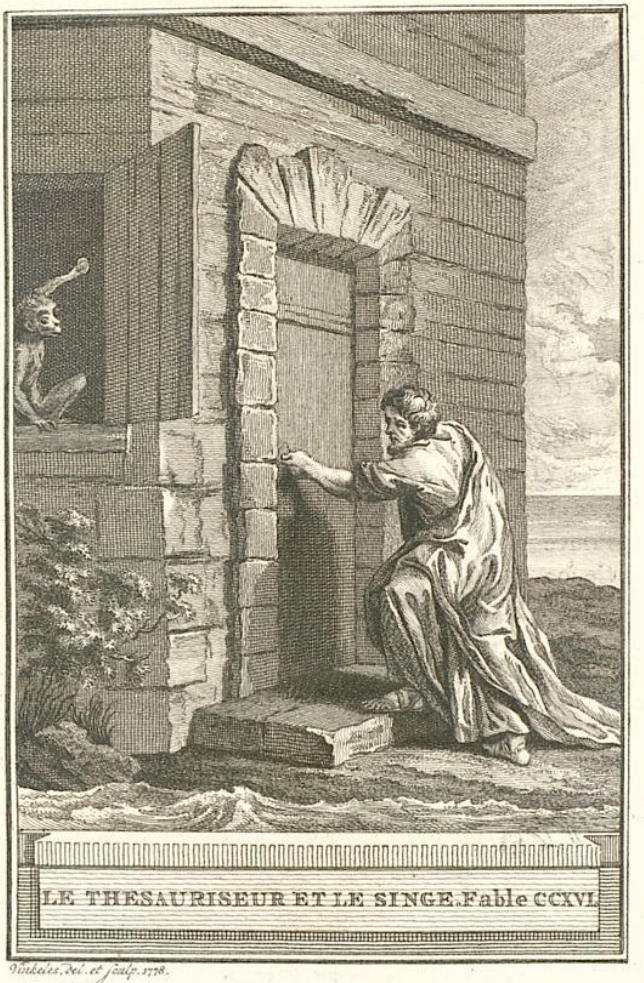
Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes pénates.
Le Chat étoit ſouvent agacé par l'Oiſeau;
L'un s'eſcrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit ſon ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il ſe fût fait un grand ſcrupule
D'armer de pointes ſa férule.
Le Paſſereau moins circonſpect,
Lui donnoit force coups de bec:
En ſage & discrete perſonne,
Maître Chat excuſoit ſes jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux ſérieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne ſe tournoit.
Quand un Moineau du voiſinage

S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du ſage Raton.
Entre les deux Oiſeaux il arriva querelle:
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi notre ami;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre?
Non, de par tous les chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger: vraiment, dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez:
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma muſe:
Elle & ſes ſœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.



LE THESAURISEUR ET LE SINGE. Fable CCXVI.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumuloit. On ſçait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que ducats & piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon tréſor,
Notre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi, fort petite,
Et ſelon lui fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait.
Uu gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon Maître,
Jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenaſſée,
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Uu beau jour Dom Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,

Landesbibliothek Oldenburg

Je ne ſçais bonnement auquel donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit près de certains eſprits :
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la roſe,
Eprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter
Ces morceaux de métal qui ſe font ſouhaiter
Par les humains, ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préſerver maint & maint financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.



Landesbibliothek Oldenburg



LES DEUX CHÊVRES. Fable CCXVII.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IV.

Les deux Chévres.

Dès que les Chévres ont brouté,
Certain eſprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'eſt où ces Dames vont promener leurs caprices:
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prés, chacune de ſa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon haſard.
Un ruiſſeau ſe rencontre, & pour pont une planche:
Deux belettes à peine auroient paſſé de front
Sur ce pont:
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruiſſeau profond
Devoient faire trember de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces perſonnes
Poſe un pied ſur la planche, & l'autre en fait autant,
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,

Phillippe quatre qui s'avance
Dans l'iſle de la Conférence.
Ainſi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturiéres,
Qui toutes deux étant fort fiéres,
Vers le milieu du pont ne ſe voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'hiſtoire)
L'une, certaine Chévre au mérite ſans pair,
Dont Polyphême fit préſent à Galathée;
Et l'autre, la Chévre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

A MON-

Landesbibliothek Oldenburg

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. De la Fontaine *une Fable qui fût nommée* Le Chat et la Souris.

Pour plaire au jeune Prince à qui la renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la fortune?
Rien ne lui convient mieux; & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi, qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis;
Et qui, des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat de la Souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; & si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joûroit de ma muse
Comme le Chat de la Souris.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raison le Rominagrobis.
Laissez-moi vivre: une Souris
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre: attendez quelque temps.
Réservez ce repas à messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit: tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat & vieux pardonner? cela n'arrive guéres.
Selon ces loix, descens là-bas,
Meurs, & va-t' en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandiéres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.



LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS.
Fable CCXVIII.

Vinkeles, Del. et Sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le ſens moral qui peut y convenir.
La jeuneſſe ſe flatte & croit tout obtenir:
La vieilleſſe eſt impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins : multitude importune.
Eh! meſſieurs, laiſſez-moi mourir:
Permettez qu'en forme commune,
La parque m'expédie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout: les conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent;
Quand il plut à Dieu s'en allerent:
Ce ne fut pas ſans boire un coup.
C'eſt-à-dire, ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire:
D'un mal, il tomba dans un pire;
Et ſe vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait payer.

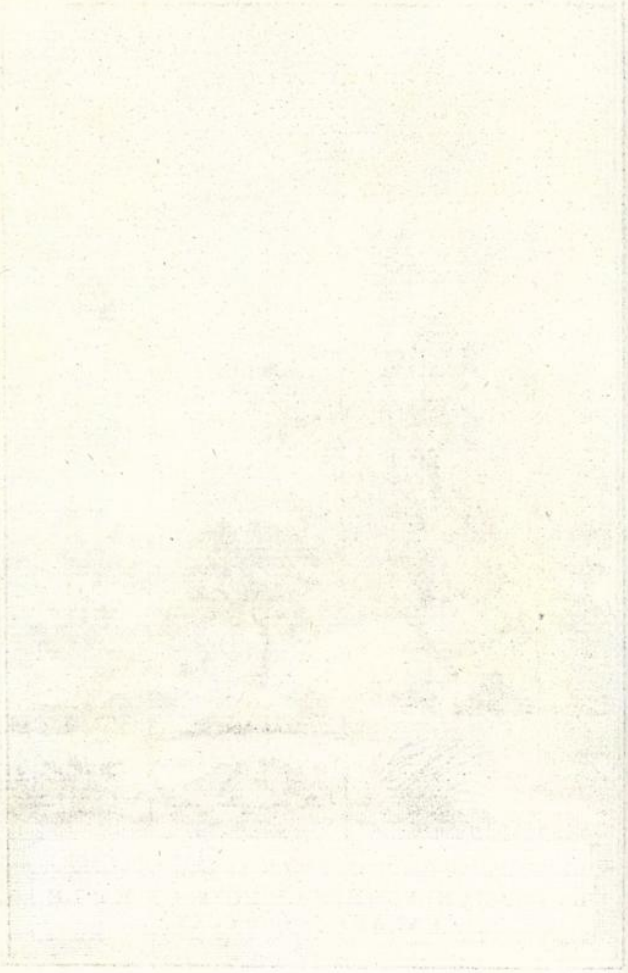
Landesbibliothek Oldenburg



LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD. Fable CCXX.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



LE CERF MALADE. Fable CCXIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

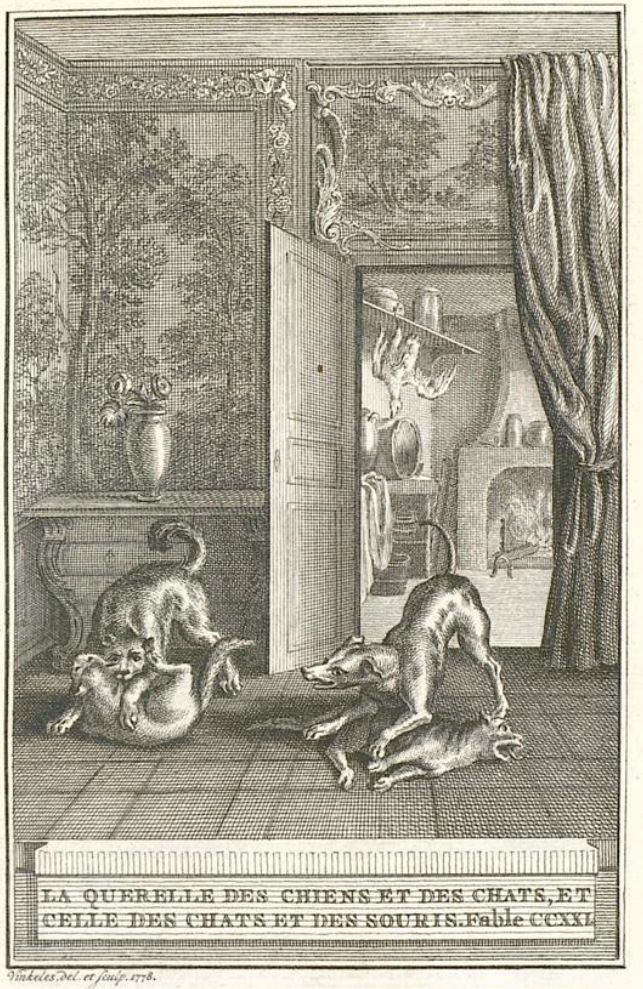
FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.

Le Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agens,
Non moins ſoigneux qu'intelligens,
Des regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
Notre trio pouſſa maint regret inutile,
Ou pluſtôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit marchand eſt ſçavant ſur ce point:
Pour ſauver ſon crédit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte,
Ne put ſe réparer: le cas fut découvert.
Les voilà ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,

Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe,
Et le ſort principal, & les gros intérêts,
Et les ſergens, & les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſans à tous coups:
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes?
Le Plongeon, ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure:
Suivi des ſergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand ſeigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.



LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS. Fable CCXXI.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg



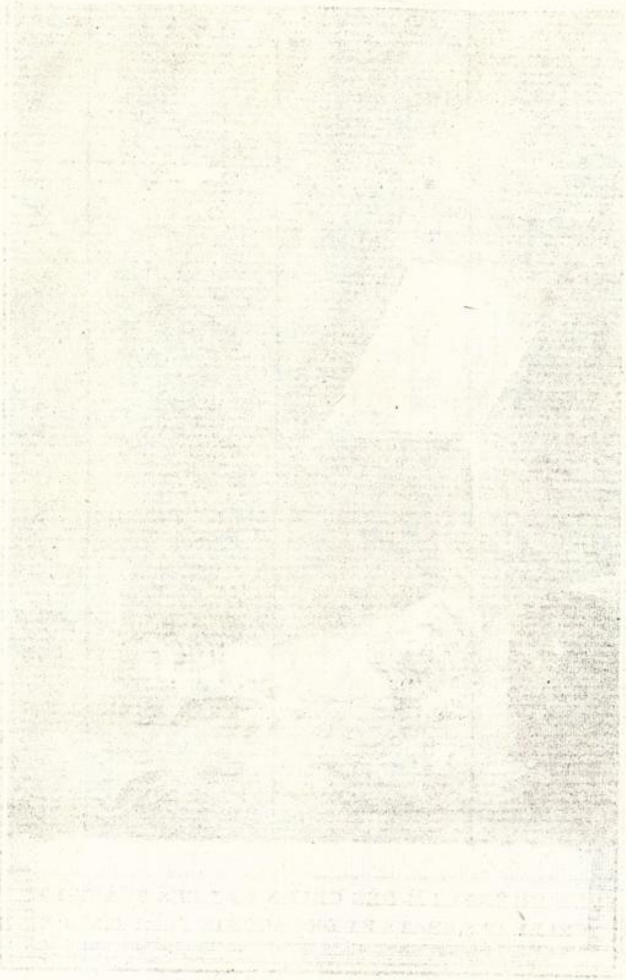
Landesbibliothek Oldenburg



LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS. Fab: CCXXI. 2e Pl.

Vinkeles Del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

La discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les Elémens:
Vous serez étonné de voir qu'à tous momens
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme solemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle;
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins:

Cette

Cette union ſi douce, & preſque fraternelle,
Edifioit tous les voiſins.
Enfin elle ceſſa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repreſenter un tel outrage.
J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une Chienne en géſine;
Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſalle & la cuiſine:
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un réglement dont les Chats ſe plaignirent;
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat diſoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau: le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit ſous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait ſon oppoſé: c'eſt la loi de nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſçais pas plus.

Ce

Ce que je ſçais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient, ſur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être ſoldat,
A qui le ſoldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans,
Un Prince en fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins ſenſés que ſa proſe.

Les traits dans ſa fable ſemés,
Ne ſont en l'ouvrage du poëte,
Ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

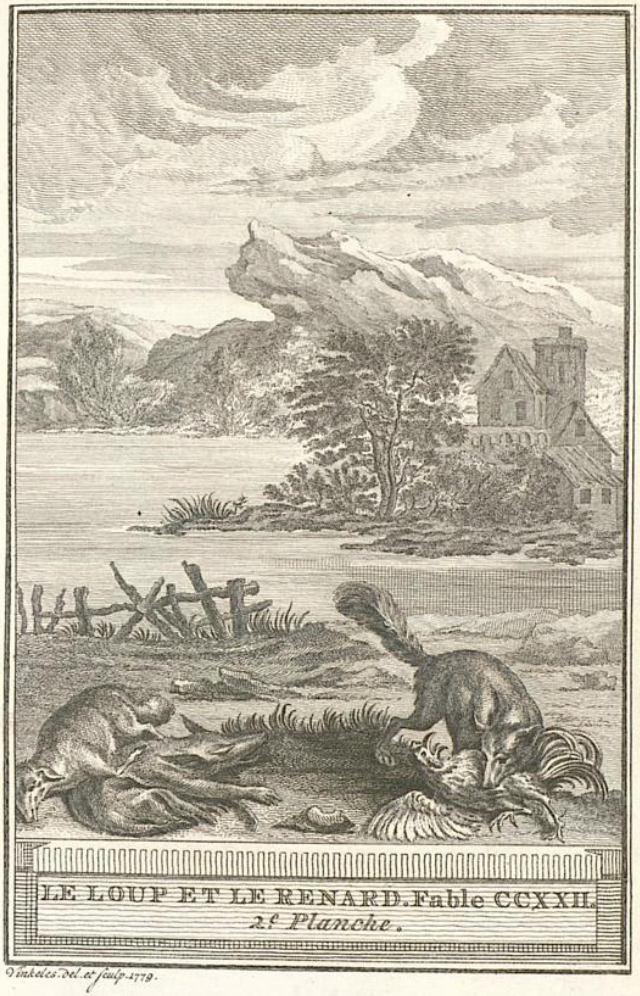
Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCXXII.

Vinkeles, del. et sculp. 1778.

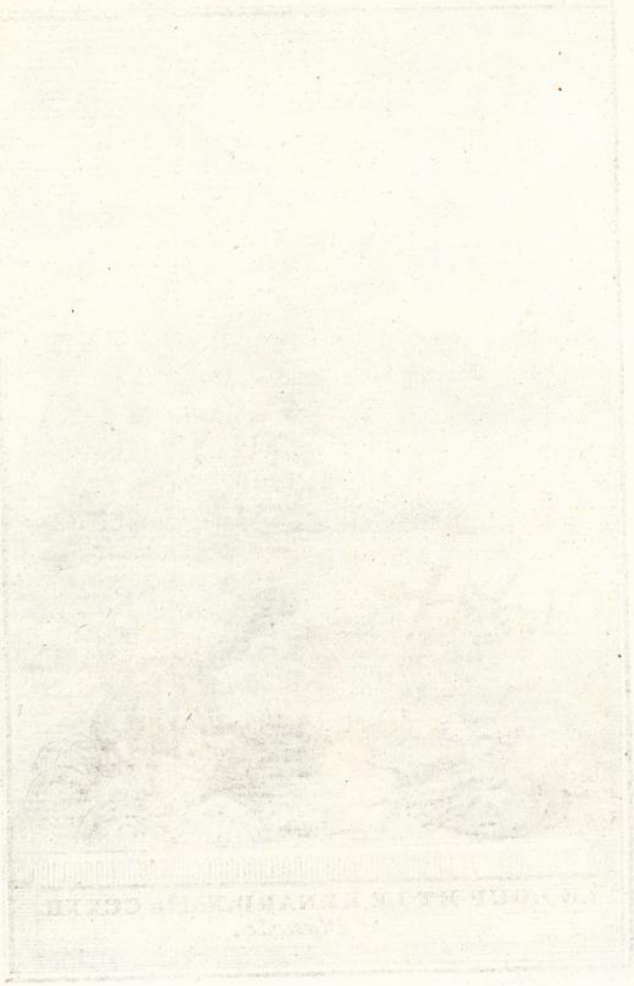
Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCXXII.
2e Planche.

Vinkeles del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

De la chanter ſur la muſette
C'eſt mon talent; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand prophete,
Cependant je lis dans les cieux,
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres;
Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſayons de conter la fable avec ſuccès.

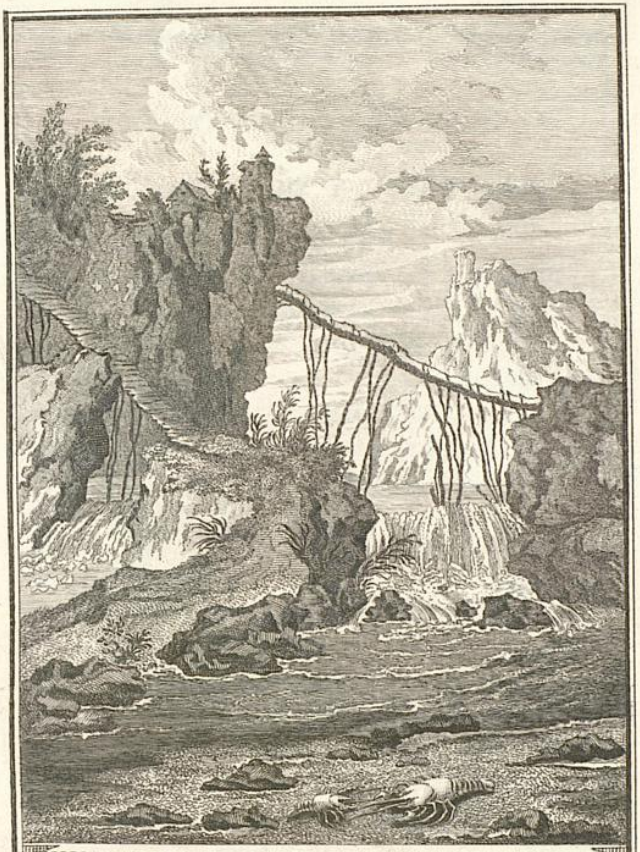
Le Renard dit au Loup: notre cher, pour tous mets
J'ai ſouvent un vieux coq, ou de maigres poulets:
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chére avec moins de hazard.
J'approche des maiſons: tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace:
Rends-moi le premier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup: il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit: voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,

Répétoit les leçons que lui donnoit ſon maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien:
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville:
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'oſt du peuple bêlant crut voir cinquante Loups:
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laiſſe ſeulement une brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un coq du voiſinage.
Le diſciple auſſi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe?
Prétendre ainſi changer, eſt une illuſion:
L'on reprend ſa premiere trace
A la premiere occaſion.

De votre eſprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muſe tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue & la morale.

Landesbibliothek Oldenburg



L'ECREVISSE ET SA FILLE. Fable CCXXIII.

Vinkeles del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

L'Ecrevisse et sa Fille.

Les Sages quelquefois, ainsi que l'Ecrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots: c'est aussi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant,
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissans contre un seul Jupiter.
Louis & le destin me semblent, de concert,
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mere Ecrevisse un jour à sa fille disoit:
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la Fille:

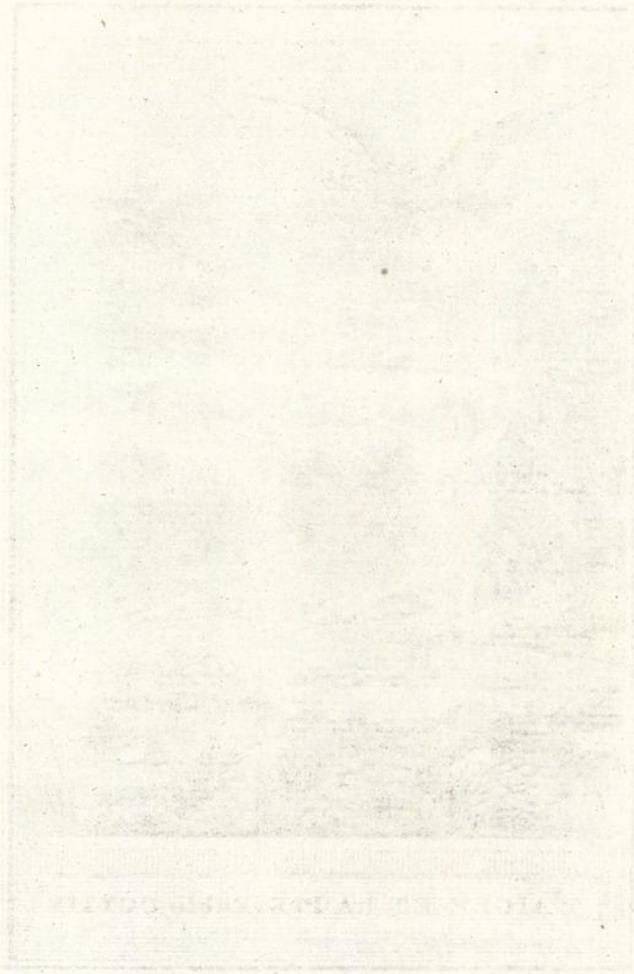
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?
Elle avoit raiſon; la vertu
De tout exemple domeſtique
Et univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des ſages, des ſots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.



L'AIGLE ET LA PIE. Fable CCXXIV.

Vinkeles del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le haſard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agaſſe eut peur: mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La raſſure, & lui dit: allons de compagnie.
Si le maître des dleux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui, qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi, qu'on ſçait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaſer au plus drû:
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace
Diſant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſçu
Ce qu'en fait de babil y ſçavoit notre Agaſſe.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, dieu ſçait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere:
Ne quittez point votre ſéjour,
Caquet bon bec, ma mie: adieu, je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour:
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux:
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux;
Quoiqu'ainſi que la Pie, il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroiſſes.



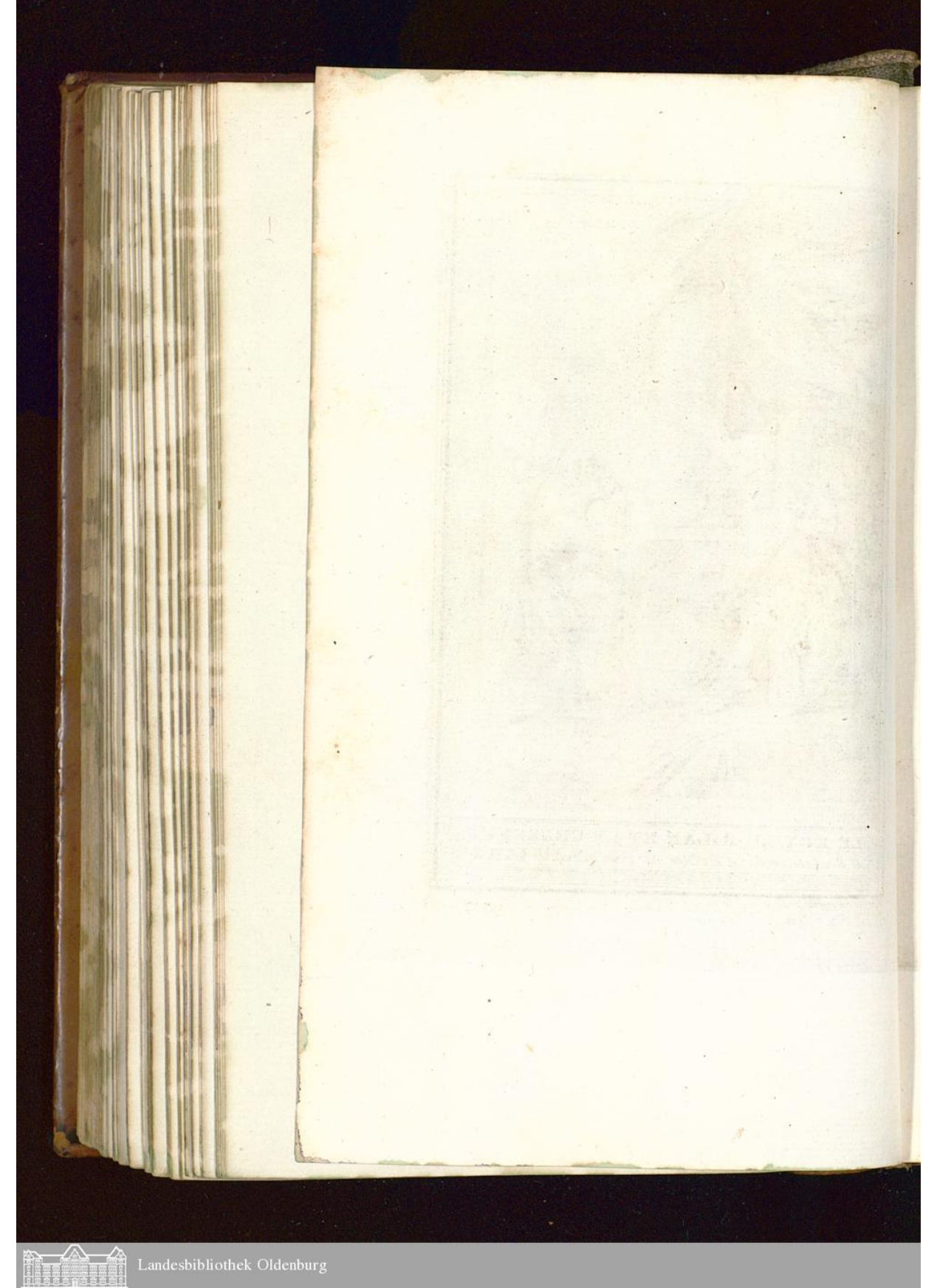
Landesbibliothek Oldenburg



LE ROY, LE MILAN ET LE CHASSEUR.
à S. A. S. M.gr le Prince de Conty. Fable CCXXV.

Vinkeles del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg


Landesbibliothek Oldenburg



LE ROY, LE MILAN ET LE CHASSEUR.
Fable CCXXV. 2e. *Planche.*

Vinkeles del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

Le Roi, le Milan, et le Chasseur.

À SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux ſont bons, il veulent que les rois
Le ſoient auſſi: c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis. On ſçait que le courroux
S'éteint en votre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par la moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, ſont cent biens ici bas.
Peu de grands ſont nés tels en cet âge où nous ſommes.
L'univers leur ſçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces auguſtes lieux,
Prétend y célébrer votre nom ſur la lyre.
Je ſçais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
Un ſiécle de ſéjour ici doit vous ſuffire.

Landesbibliothek Oldenburg

Hymen veut séjourner tout un siécle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princesse & vous, n'en méritez pas moins;
J'en prends ses charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présens,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne.
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sçait se faire estimer,
A ce qui sçait se faire animer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'Oiseau par le Chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apochryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa Majesté.
Quoi, sur le nez du Roi? du Roi même en personne,
Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne?

Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez royal fut pris pour un nez du commun.
Dire des courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roi n'éclata point: les cris ſont indécens
A la Majeſté ſouveraine.
L'Oiſeau garda ſon poſte. On ne put ſeulement
Hâter ſon depart d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & ſe tourmente,
Lui préſente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
Le maudit animal à la ſerre inſolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit:
Tâcher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit: laiſſez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils ſe ſont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui ſçais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du ſupplice.
Et la cour d'admirer. Les courtiſans ravis
Elevent de tels faits, par eux ſi mal ſuivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele,
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable ſeulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître

Que les hôtes des bois: étoit-ce un ſi grand mal?

Pilpay fait, près du Gange, arriver l'avanture.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur ſang épancher;
Le Roi même feroit ſcrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, diſent-ils, ſi cet oiſeau de proie
N'étoit point au ſiége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voici l'autre maniere.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chaſſe un Milan, (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de choſe ſinguliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'eſt le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de courtiſans,
Plein de zele, échauffé s'il le fut de ſa vie,
Par ce parangon des préſens

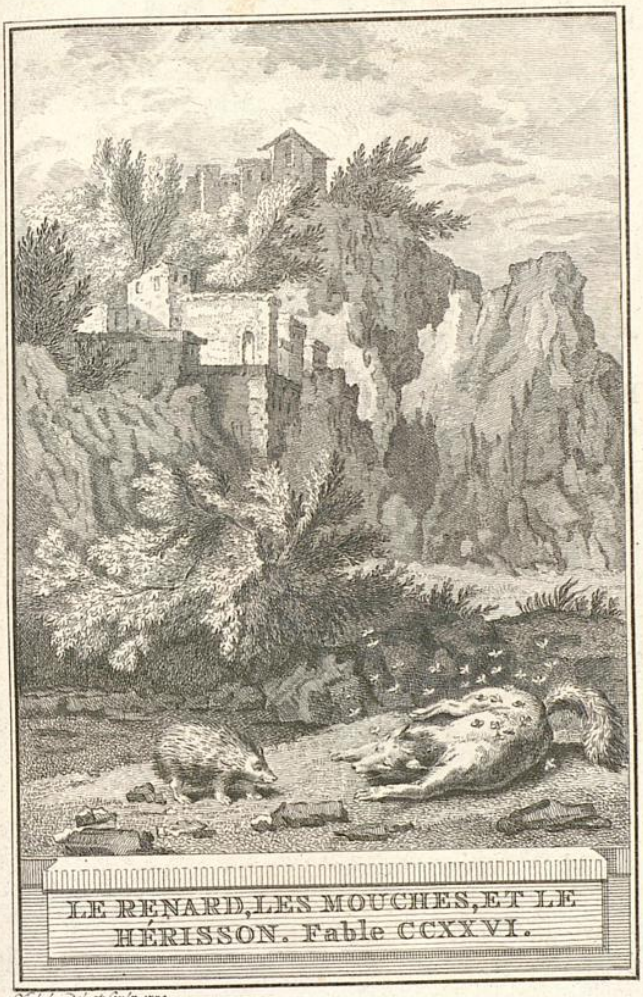
Il croyoit ſa fortune faite,
Quand l'animal porte-ſonnette,
Sauvage encor & tout groſſier,
Avec ſes ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chaſſeur, happe le pauvre ſire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & courtiſans. Qui n'eût ri? quant à moi,
Je n'en euſſe quitté ma part pour un empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,
Je ne l'oſe aſſurer: mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'oſoit rire:
C'eſt le plaiſir des dieux. Malgré ſon noir ſourci,
Jupiter, & le peuple immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'hiſtoire,
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel ſe montrât ſage où non,
J'ai changé mon ſujet avec juſte raiſon;
Car, puiſqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chaſſeur l'aventure fatale
Enſeigné de nouveau? l'on a vû de tout temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce paraſite aîlé
Que nous avons Mouche apellé.
Il accuſoit les dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi! ſe jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queue? eſt-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu ſur le commun?
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.

Landesbibliothek Oldenburg



LE RENARD, LES MOUCHES, ET LE HÉRISSON. Fable CCXXVI.

Vinkeles del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg

Garde-t-en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci ſont courtiſans, ceux-là ſont magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIV.

L'Amour et la Folie.

Tout eſt myſtere dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette ſcience.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voici,
(C'eſt un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere:
Quelle ſuitte eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint: l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le conſeil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Venus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit pour juger de ſes cris:
Les dieux en furent étourdis,

Et



L'AMOUR ET LA FOLIE. Fable CCXXVII.

Fokke del. et sculp. 1779.

Landesbibliothek Oldenburg

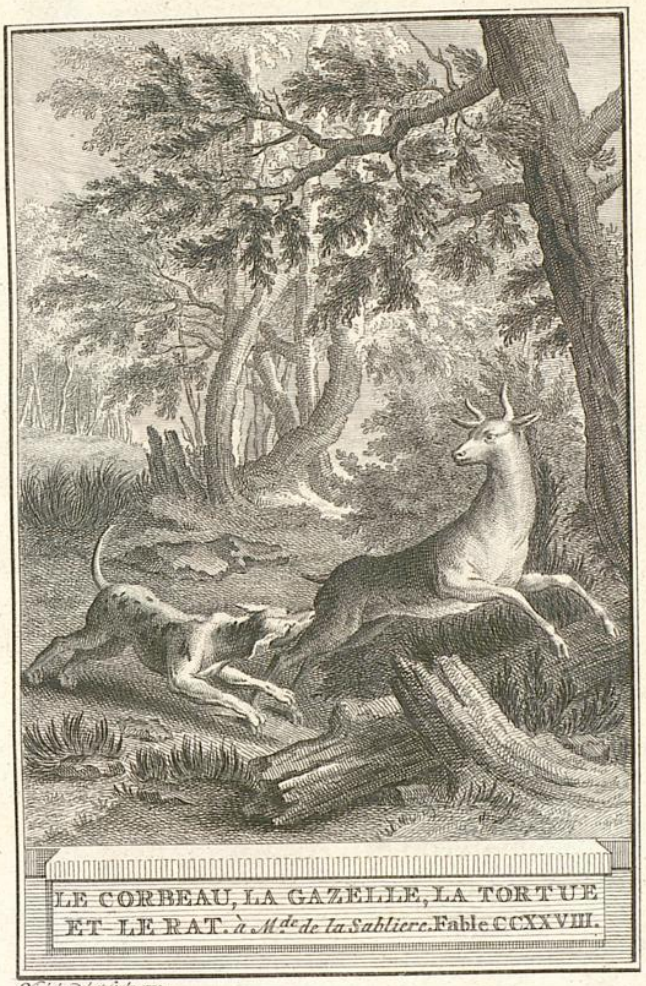
Et Jupiter, & Néméſis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle répréſenta l'énormité du cas.
Son fils, ſans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le réſultat enfin de la ſuprême cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE.

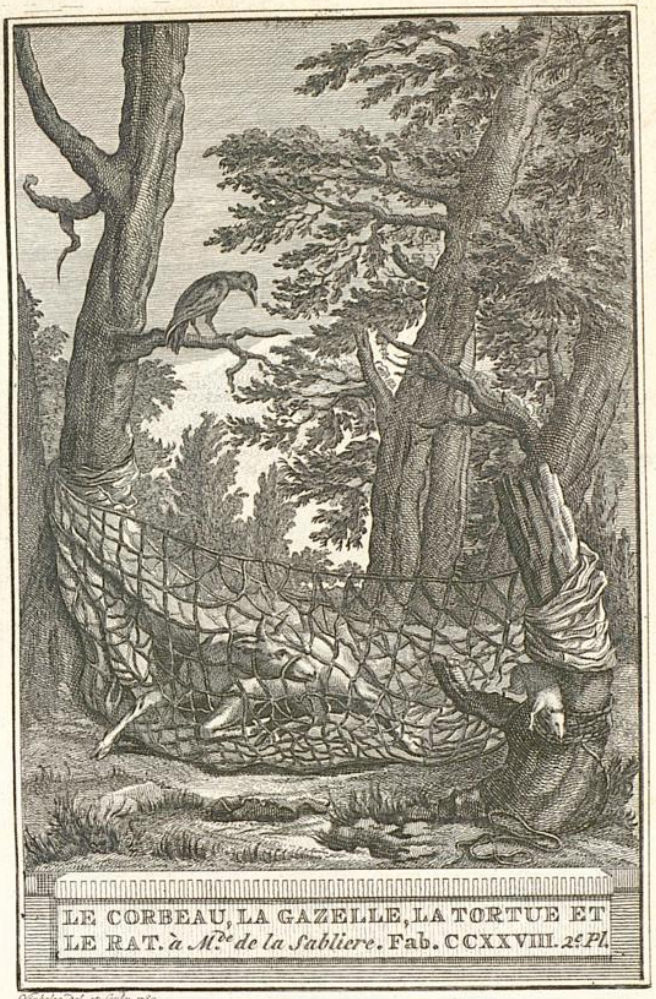
Je vous gardois un temple dans mes vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on auroit adorée:
Sur le portail j'aurois ces mots écrits:
Palais Sacré de la Déesse Iris,
Non celle-là qu'a Junon à ses gages;
Car Junon même, & le maître des dieux,
Serviroient l'autre, & seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû
Plaçant Iris sous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matiere,
Mais peu féconde en ces événemens



LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. *à M^de de la Sablière.* Fable CCXXVIII.

Vinckles del. et sculp. 1779.

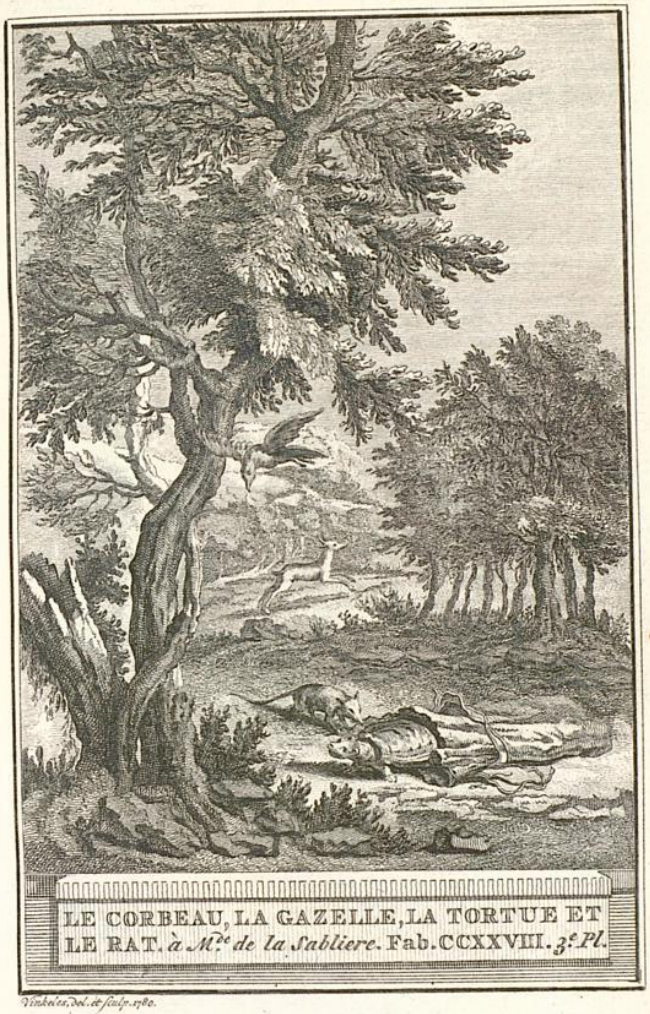
Landesbibliothek Oldenburg



LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. *à M.^de de la Sabliere.* Fab. CCXXVIII. 2.e Pl.

Vinkeles Del. et Sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg



LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. *à Mre de la Sabliere.* Fab. CCXXVIII. *3.e Pl.*

Vinkeles del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Qui des états font les renverſemens.
Au fond du temple eût été ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ſes pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux: ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ſes autels.
J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les tréſors, quoiqu'imparfaitement:
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis, & non point autrement;
Car cet eſprit qui, né du firmament
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne ſe peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui ſçavez tout charmer,
Qui ſçavez plaire en un dégré ſuprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de ſoi-même,
(Ceci ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour,
Car c'eſt un mot banni de votre cour,
Laiſſons-le donc) agréez que ma muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un ſujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur ſimple récit
Peut quelque temps amuſer votre eſprit.

Landesbibliothek Oldenburg

Non que ceci ſe paſſe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons eſtimer
N'eſt pas un roi qui ne ſçait point aimer,
C'eſt un mortel qui ſçait mettre ſa vie
Pour ſon ami. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enſemble unis: douce ſociété.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Aſſuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déſerts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embûches ſecrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtans: d'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles la Tortue
S'écrie, & dit: ah! ſi j'étois,
Comme un Corbeau, d'aîles pourvûe,
Tout de ce pas je m'en irois

Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger:
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aîle:
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Prise au piége, & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur est tombé sur elle;
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis:
Avec son marcher lent quand arriveroit-elle?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir;
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit: qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle:
Et le Chaſſeur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui lui peſoit; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre ſœur
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odiſſée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun ſoit néceſſaire.
Porte-maiſon l'infante y tient de tels propos,
Que monſieur du Corbeau va faire,

Landesbibliothek Oldenburg

Office d'eſpion, & puis de meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi, chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? au cœur, ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente!
Cet autre ſentiment que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célebre, & je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit; & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais ſervir un autre;
Et porter par tout l'univers
Sa gloire auſſi bien que la vôtre.

FABLE XVI.

La Foret et le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa coignée.
Cette perte ne put ſi-tôt ſe réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs ſon gagne-pain;
Il laiſſeroit debout maint chêne & maint ſapin,
Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le Miſerable ne s'en ſert
Qu'à dépouiller ſa bienfaitrice
De ſes principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voilà le train du monde & de ſes ſectateurs:
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.

Je



LA FORÊT ET LE BUCHERON. Fable CCXXIX.

Vinkeles Del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

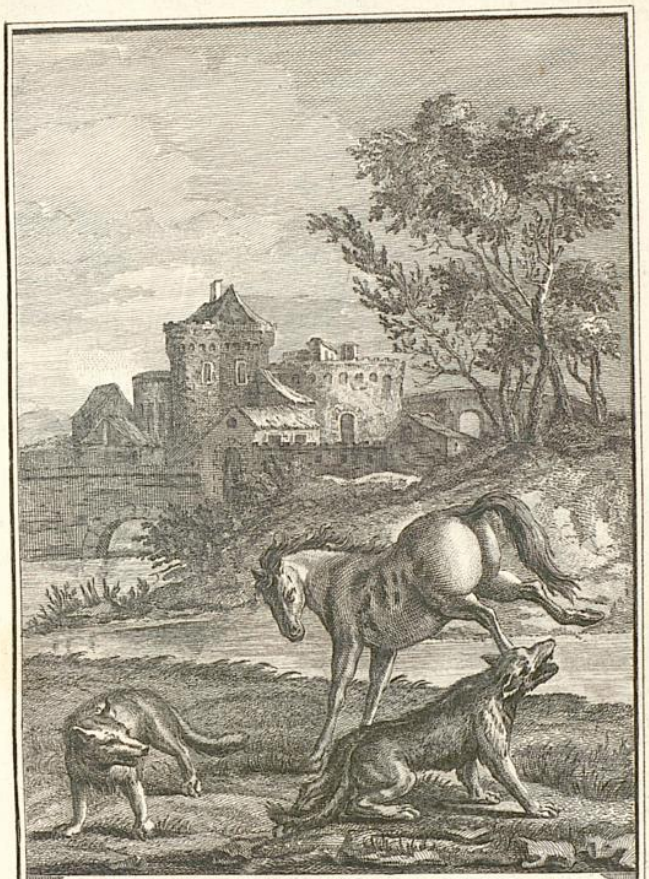
Je ſuis las d'en parler : mais que de doux ombrages
Soient expoſés à ces outrages,
Qui ne ſe plaindroit là-deſſus!
Hélas! j'ai beau crier, & me rendre incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en feront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup et le Cheval.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vû de ſa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice, accourez;
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vûe encore toute ravie.
Eſt-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
Fais-moi ſon portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre, ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: que ſçait-on? peut-être eſt-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Aſſez peu curieux de ſemblables amis,
Fut preſque ſur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles ſerviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle,
Leur dit: liſez mon nom, vous le pouvez. Meſſieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſçavoir.

Landesbibliothek Oldenburg



LE RENARD LE LOUP ET LE CHEVAL.
Fable CCXXX.

Vinkeles, del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg

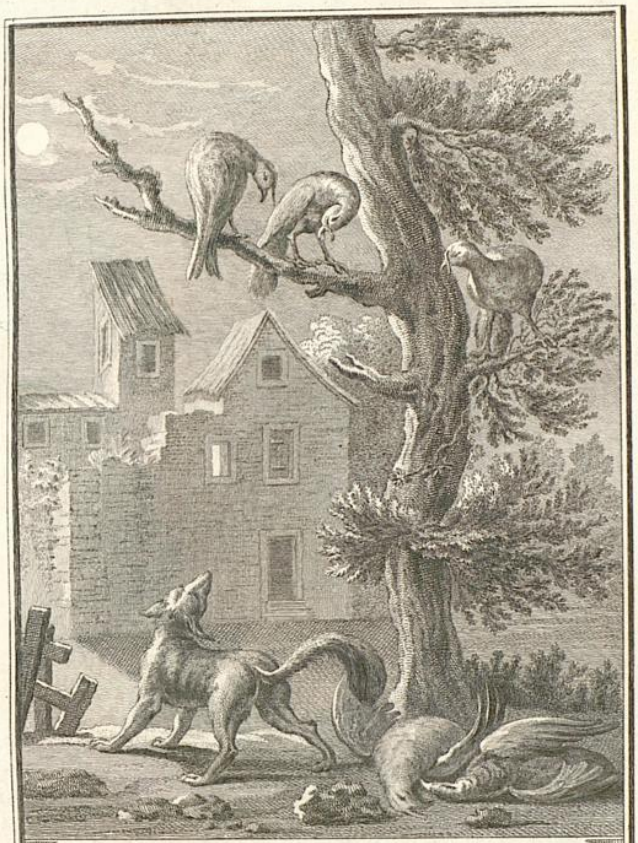
Landesbibliothek Oldenburg

Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire.
Ils ſont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce diſcours flatté,
S'approcha; mais ſa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui deſſerre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous juſtifie
Ce que m'ont dit des gens d'eſprit:
Cet animal vous a ſur la mâchoire écrit,
Que de tout inconnu le ſage ſe méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vû chacun en sentinelle,
S'écria: quoi, ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exemts de la commune loi!
Non, par tous les dieux, non. Il accomplit son dire.
La lune alors luisant, sembloit contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonniére gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vûe
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,



LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.
Fable CCXXXI.

Vinkeles, Del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg

Toujours il en tomboit quelqu'un: autant de pris;
Autant de mis à part: près de moitié ſuccombe.
Le Compagnon les porte en ſon garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.



Landesbibliothek Oldenburg

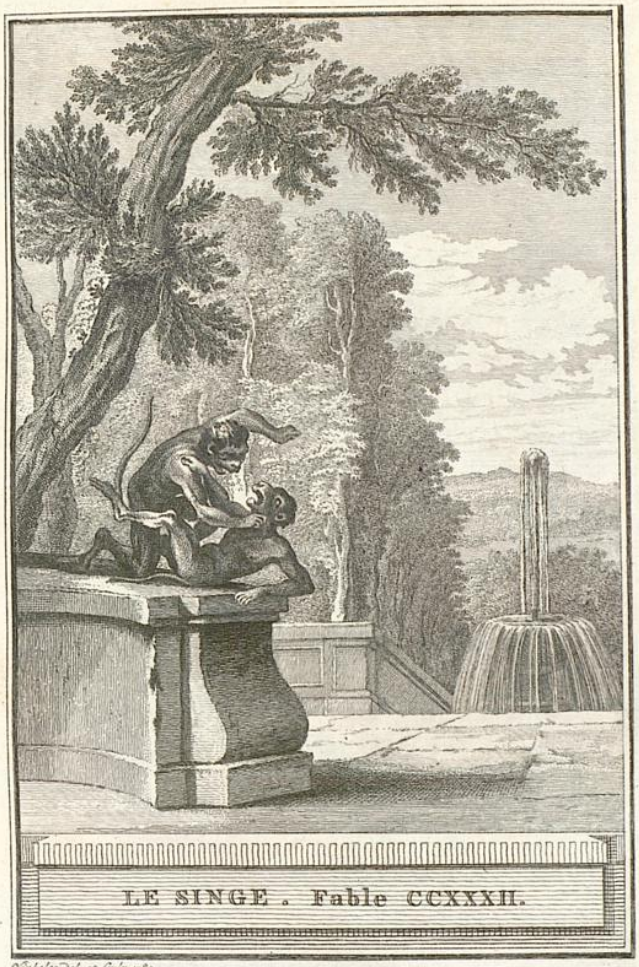
FABLE XIX.

Le Singe.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme:
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus:
Le pere en rit: ſa femme eſt morte,
Il a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enyvre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un livre,
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

Landesbibliothek Oldenburg



LE SINGE. Fable CCXXXII.

Vinkeles, del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg



LE PHILOSOPHE SCYTHE. Fable CCXXXIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XX.

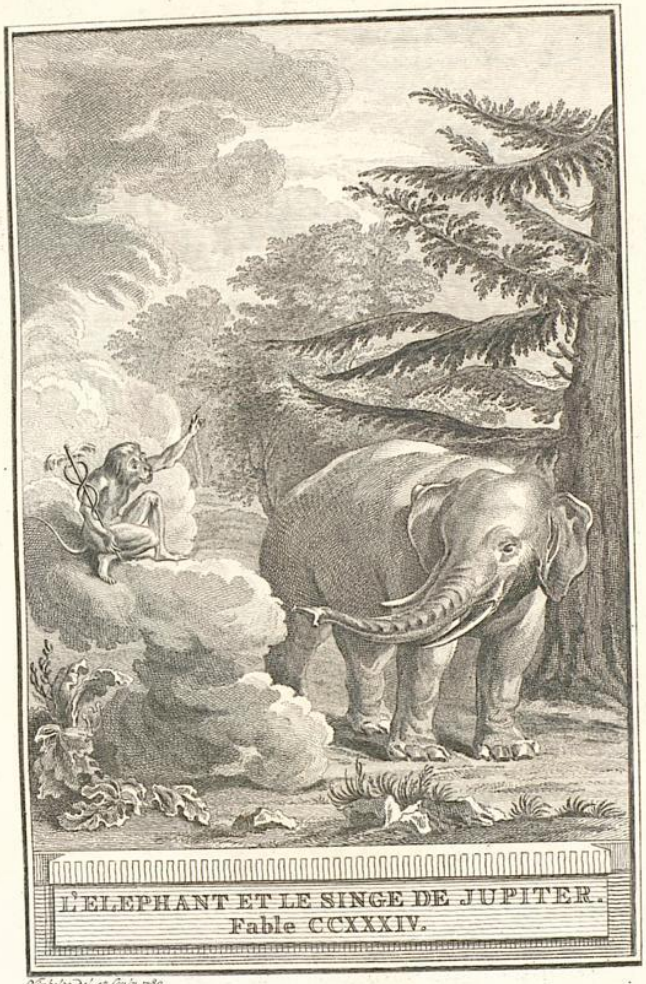
Le Philosophe Scythe.

Un Philosophe austère, & né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs & vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait & tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda,
Pourquoi cette ruine: étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
Laissez agir la faux du temps:
Ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; & l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans sa triste demeure,

Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure:
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque ſon verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien.
Celui-ci retranche de l'ame
Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocens ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reſſort.
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.

FABLE XXI.

Landesbibliothek Oldenburg



L'ELEPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.
Fable CCXXXIV.

Vinkeles del. et sculp. 1780.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXI.

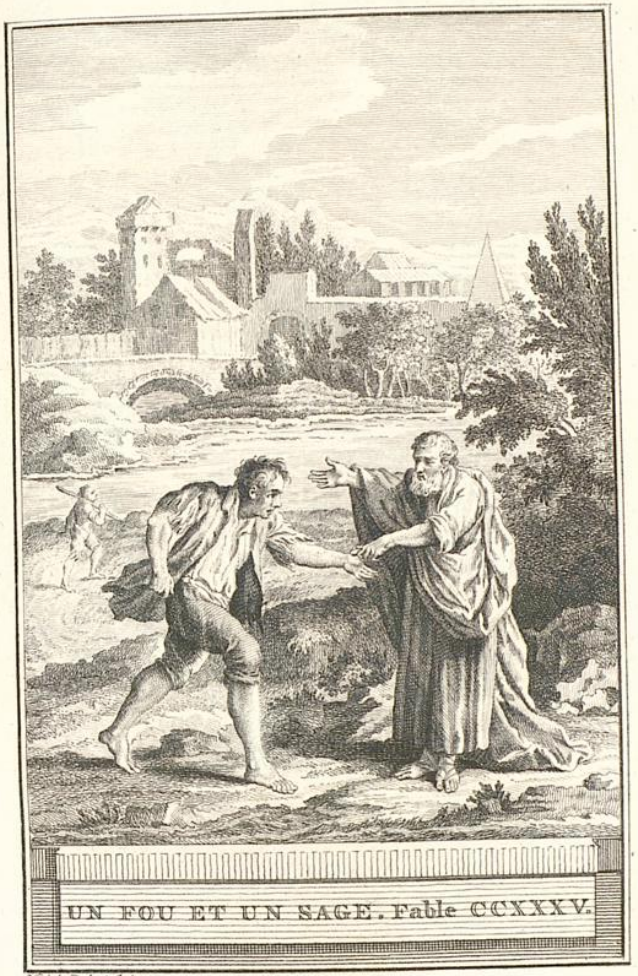
L'Eléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
En diſpute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui préſenter ſa créance.
Maître Gille enfin, en paſſant,
Va ſaluer ſon excellence.
L'autre étoit préparé ſur la légation;
Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les dieux euſſent à ſa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Eléphant?

Landesbibliothek Oldenburg

Il ſe vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon trône ſuprême:
Toute ſa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front ſévere.
L'Eléphant repartit: quoi, vous ne ſçavez pas
Que le Rhinocéros me diſpute le pas?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocere?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille; on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Eléphant honteux & ſurpris,
Lui dit: & parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons ſoin de tout: & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

Landesbibliothek Oldenburg



UN FOU ET UN SAGE. Fable CCXXXV.

Winkeles. Del. et Sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXII.

Un Fou et un Sage.

Certain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne, & lui dit: mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci:
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Vois cet homme qui paſſe, il a de quoi payer:
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint eſtafier accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprès des Rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les temps orageux:
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins, ſelon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément,
Leur eſprit en cela ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres:

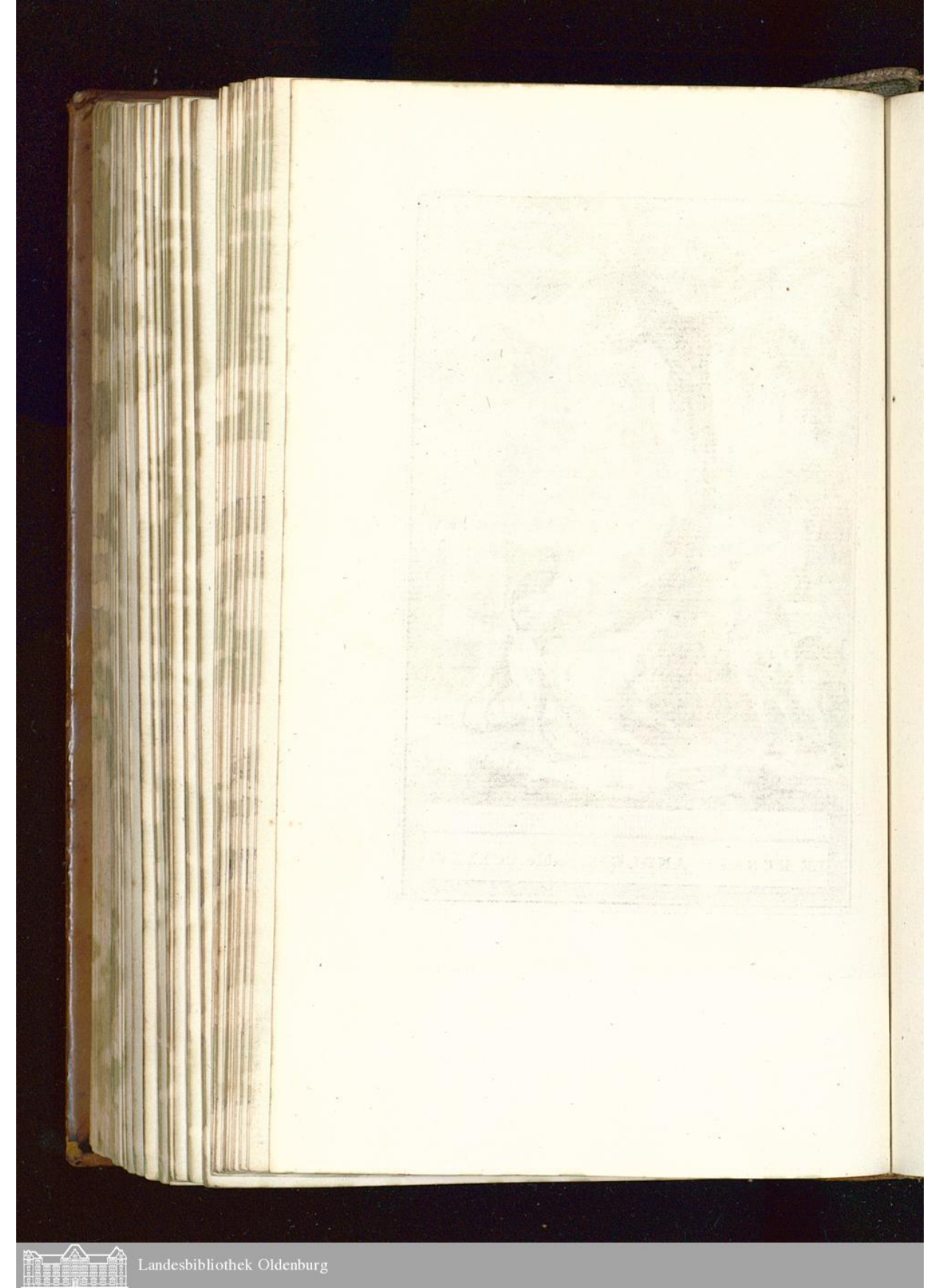
Landesbibliothek Oldenburg



LE RENARD ANGLOIS. Fable CCXXXVI.

Vinkeles, del. et sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg


Landesbibliothek Oldenburg

Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire.
Là, des animaux ravissans,
Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passans.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sçait en vieux Renard s'échapper de leurs mains.
Les Clefs de meute parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassant les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam.
Voilà maint Basset clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même.

Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laiſſa ſes houſeaux;
Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit: Eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais leur peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet;
Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amuſent l'Univers;
Et ſe font écouter des Nations étranges.
Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe:
C'eſt peu de choſe: elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Iſle de Cythere?

Landesbibliothek Oldenburg

Vous voyez par-là que j'entens
Mazarin, des Amours Déeſſe tutélaire.



Landesbibliothek Oldenburg

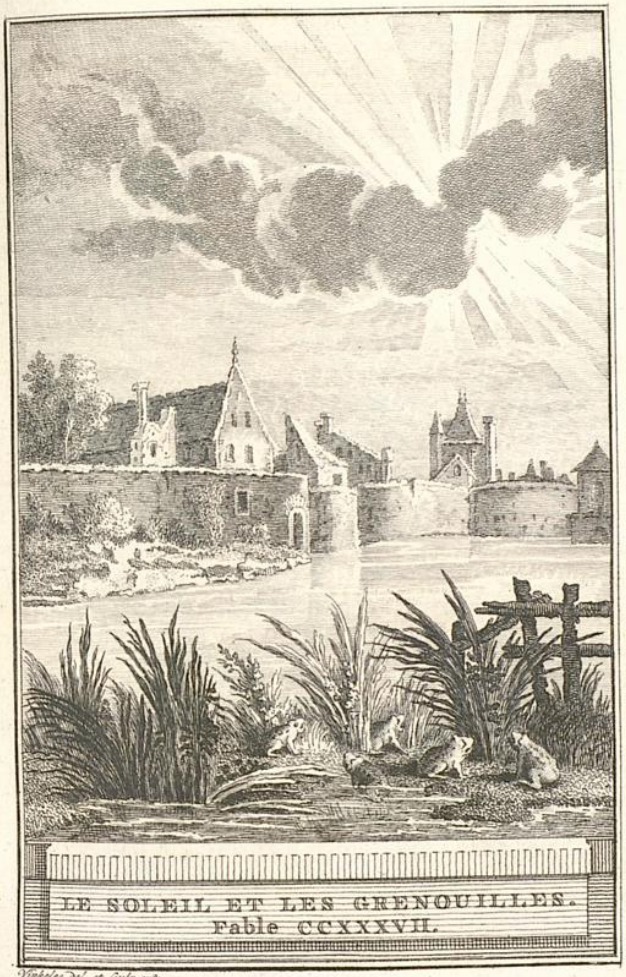
FABLE XXIV.

Le Soleil et les Grénouilles.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les filles du Limon tiroient du Roi des aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables déſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire.
Les reines des étangs, Grenoüilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeller
Les choſes par noms honorables?)
Contre leur bienfaicteur oſérent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L' imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-tôt crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,

Landesbibliothek Oldenburg



LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.
Fable CCXXXVII.

Vinkeles, del. et sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puiſſantes.
Auſſi-tôt qu'il faiſoit un pas,
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les états,
A les oüir, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit ſur les intérêts
De quatre méchans marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenoüilles doivent ſe taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir:
La République Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

FABLE XXV.

L'Hymenée et l'Amour.

À LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES MADEMOISELLE DE BOURBON, ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conty, jeune héros, joignent leurs deſtinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce guérier qui transmet à ſon fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuſer.
Hymenée eſt vêtu de ſes plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joye.
Il deſcend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont Conty doit être la proye;
Vénus à Bourbon les envoye.

Landesbibliothek Oldenburg



L'HYMENÉE ET L'AMOUR. Fable CCXXXVIII.
A leurs A. S. Mlle de Bourbon et Mgr le Prince de Conty.

Vinkeles, del. et sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle ſortit de l'onde,
Et rendit ſurpris notre monde,
De voir un peuple ſi brillant.
Le chœur des Muſes ſe prépare;
On attend de leurs nourriſſons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait eſtimer dans nos chanſons:
Appollon y joindra ſes ſons,
Lui-même il apporte ſa lyre.
Déja l'amante de zéphyre
Et la Déeſſe du matin,
Des dons que le printems étale,
Commencent à parer la ſalle
Où ſe doit faire le feſtin.

O vous! pour qui les dieux ont des ſoins ſi preſſans,
BOURBON, aux charmes tout-puiſſans,
Ainſi qu'à l'ame toute belle;
CONTY, par qui ſont effacés
Les héros des ſiecles paſſés;
Conſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous poſſédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces & l'eſprit, ſeuls ſoutiens de l'amour.
Dans la carriere aux époux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins;
L'un de tiédeur, comme chez les humains;
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'amant alors ſe comporte en époux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite loi?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moi.
De ce conſeil faites expérience,
Soyez amans fideles & conſtans:
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez époux qu'à ſoixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dreſſé cette horoſcope.

Pratiquer tous les agrémens
Qui des époux font des amans,
Employer ſa grace ordinaire,
C'eſt ce que CONTY ſçaura faire.
Rendre CONTY le plus heureux
Qui ſoit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune amour,
Plus beau que l'enfant de Cythere,
En un mot ſemblable à ſon Pere.

Former cet enfant ſur les traits
Des modeles les plus parfaits,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoi BOURBON n'entend rien.



FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-tems la guettoit au paſſage.
Que faire en cet état? Elle, prudente & ſage,
Conſulte ſon voiſin; c'étoit un maître Rat,
Dont la rateuſe Seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je faſſe,
Seul je ne puis chaſſer le chat qui vous menace:
Mais aſſemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'Office, qu'on nomme autrement la dépenſe,
Où maints Rats aſſemblés
Faiſoient aux frais de l'hôte une entiere bombance.
Ils arrive les ſens troublés,
Et tous les poumons eſſouflés.

Landesbibliothek Oldenburg



LA LIGUE DES RATS. Fable CCXXXIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces Rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit, il eſt vrai. Sus, ſus, courons aux armes!
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:
N'importe, rien n'arrête un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage;
Chacun mit dans ſon ſac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déja la Souris par la tête.
Ils s'avancerent à grand pas
Pour ſecourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudens Rats,
Craignant mauvaiſe deſtinée,
Font, ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou:
Et ſi quelqu'un en ſort, gare encor le matou.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXVII.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

Imitation de Théocrite.

À MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce ſeroit trop, il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loiſir.
Je louerai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit:
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes

De



DAPHNIS ET ALCIMADURE. Fable CCXL.

Vinkles del. et sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais :
Auſſi ſçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir :
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice : au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs!
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moinder mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir :
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,

Landesbibliothek Oldenburg

Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes:
J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon chien;
Et que du reſte de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument:
On gravera ſur la bordure;
Daphnis mourut d'amour; paſſant, arrête-toi:
Pleure, & di: celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la parque il ſe ſentit atteint:
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate ſortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon amant.
Elle inſulta toujours au fils de cythérée,
Menant, dès ce ſoir même, au mépris de ſes loix,
Ses compagnes danſer autour de ſa ſtatue.

Landesbibliothek Oldenburg

Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids:
Une voix ſortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
Que tout aime à préſent, l'Inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx deſcendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'érebe entendit cette belle homicide
S'excuſer au berger qui ne daigna l'oüir,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.

FABLE XXVIII.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille,
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel aſyle,
Véritable vautour que le fils de Japet
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour;
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple,
Hymenée & l'amour, par des deſirs conſtans,
Avoient uni leurs cœurs dès leurs plus doux printemps:
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;

Landesbibliothek Oldenburg



PHILEMON ET BAUCIS. À MGR. LE DUC DE VENDOSME. Fable CCXLI.

Vinkeles, del. et sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg

Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils ſçurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient!
Tout vieillit: ſur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire,
Et par des traits d'amour ſçut encor ſe produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter reſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en pélerins vont viſiter ces lieux;
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre: auſſi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage,
Repoſez-vous: uſez du peu que nous avons:
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons,
Uſez-en: ſaluez ces pénates d'argille.
Jamais le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois:
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;

Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent:
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare;
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non-façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins voyageurs altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident:
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillerent;

A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe deſſillerent:
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcils
Qui font trembler les cieux ſur leurs poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philémon, excuſez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, ſont peu délicieux,
Mais quand nous ſerions rois, que donner à des Dieux?
C'eſt le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les ſeuls préſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets; & la pourſuit en vain;
La volatille échappe à ſa tremblante main:
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſyle:
Ce recours, à l'oiſeau, ne fut pas inutile:
Jupiter intercéde. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous: Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
Il dit; & les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.

Landesbibliothek Oldenburg

A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages crevèrent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure:
Sans veſtige du bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſévères deſtins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes;
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, & ſes murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtues,
En moins de deux inſtans s'élevent juſqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens ſont peints ſur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle;
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux ſurpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures,
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas! dit Philémon, ſi votre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos autels;
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice;

D'autres

D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux.
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable:
Mais oſerai-je dire un fait preſque incroyable?
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur diſoit: ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours ſervi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies:
Du céleſte courroux tous furent les hoſties;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris:
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée:
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix;
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.

Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'envie & du temps.
Enchaînez ces Démons, qué sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,

Landesbibliothek Oldenburg

Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ſes ſœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſportent dans Anet tout le ſacré vallon:
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages!
Puſſent-ils, tout d'un coup, élever leurs ſourcils,
Comme on vit autrefoit Philémon & Baucis!

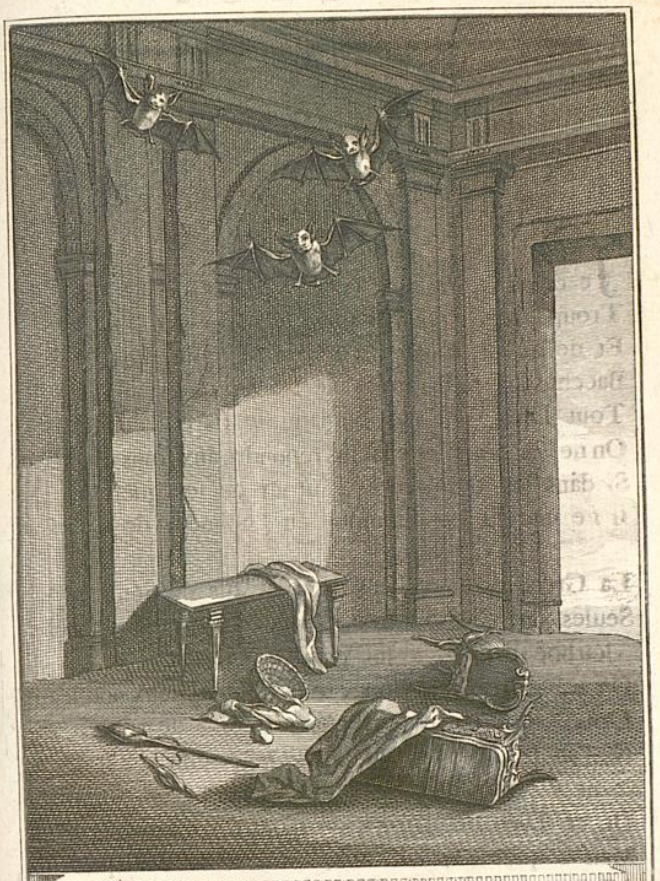
FABLE XXIX.

Les Filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit, de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du maître,
Si dans les jours ſacrés, autour de ſes guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois ſœurs condamner ce ſaint zéle.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres: quoi donc, toujours des Dieux nouveaux?
L'olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monſtres l'univers:
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins?
Et nous irons chommer la peſte des humains?

Landesbibliothek Oldenburg



LES FILLES DE MINÉE. Fable CCXLII

Vinkeles, del. et sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg

Pour moi, j'ai réſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque hiſtoire.
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du monarque des Dieux les divers changemens;
Mais comme chacun ſçait tous ces événemens,
Diſons ce que l'amour inſpire à nos pareilles:
Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles,
Accoûtumer nos cœurs à gouter ſon poiſon,
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.

Après quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'Amant, eut Thiſbé pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine,
D'autant pluſtôt épris, qu'une ivincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où régnoient ces guerres inteſtines:
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſans.

Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insçu de leurs parens cruels.
La défense est un charme: on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & surtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:
Chere Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Gréce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir:
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languisse?
Ordonnez, j'y consens; tout me semblera doux;

Landesbibliothek Oldenburg

Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante;
Votre amour étant pur encor que véhémente,
Je vous suivrai par-tout: notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrette,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles!
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi:
Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore:
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
Là, nous nous attendrons: le rivage est tout près:
Une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les Dieux sont pour nous, si je sçais bien juger.
Thisbé consent à tout: elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort & previent Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule & sans guide aux degrés;

L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés:
Une lionne vint, monſtre imprimant la crainte,
D'un carnage recent ſa gueule eſt toute teinte.
Thiſbé fuit; & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
La lionne le voit, le ſoüille, le déchire;
Et l'ayant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thiſbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pyrame arrive, & voit ces veſtiges tous frais.
O Dieux! Que devient-il? Un froid court dans ſes veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le leve; & le ſang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thiſbé, s'écria t-il, Thiſbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux Enfers deſcenduë!
Je l'ai voulu; c'eſt moi, qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux:
Attends moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres;
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les ombres?
Jouis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
Thiſbé vient; Thiſbé voit tomber ſon cher Pyrame.
Que devient-elle auſſi? Tout lui manque à la fois,
Les ſens & les eſprits auſſi bien que la voix.
Elle revient enfin; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laiſſe à Pyrame ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne régarde point la lumiere des cieux:

Sur

Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; & découvrant son sein,
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office:
Elle tombe, & tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes;
Et du sang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
Eternel monument d'un si parfait amour.
Cette histoire attendrit les filles de Minée:
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente:
L'est elle? Elle devient aussi-tôt languissante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.

Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour;
A ses rayons perçans opposons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir:
Cependant donnez-moi quelque heure de silence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts; & songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle:
Chacun se proposoit leur hymen pour modele:
Ce qu'amour fait sentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux:
Ils ne s'aimoient que trop: leurs soins & leur tendresse
Approchoient des transports d'amant & de maîtresse;
Le ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée.
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment:
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;

Les jeunes Déités qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne ſe ſoumettent point à ces loix, comme nous.
La Déeſſe enleva ce héros ſi fidele:
De moderer ſes feux il pria l'immortelle.
Elle le fit: l'amour devint ſimple amitié:
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la ſienne:
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ſes coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le déſeſpoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle eſt douteux, & porte un double ſens;
Celui-ci mit d'abord notre époux en ſuſpens:
J'aûrai regret aux vœux que j'ai formés pour elle?
Et comment? N'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle?
Ah! finiſſent mes jours pluſtôt que de le voir!
Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance,
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux cieux
Ses béautés, qu'il ſoutient être dignes des dieux,
Joint les pleurs aux ſoupirs, comme un amant ſçait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup:
Aux préſens: il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute choſe a ſon prix: voilà Cephale en peine;

Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ſes déplaiſirs ſecrets,
S'imagine, en chaſſant, diſſiper ſon martyre;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on reſpire
Oblige d'impſorer l'haleine des zéphirs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des ſoupirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleuriſſent;
Aure, fais-les venir: je ſçais qu'ils t'obéiſſent;
Ton emploi dans ces lieux eſt de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ſes vœux, autre que ſon épouſe,
Elle en eſt avertie, & la voilà jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes ennuis:
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons; il l'aime, & ſans ceſſe il l'appelle;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, hélas! & ne fait qu'y ſonger.
Les amans ſont toujours de légere croyance;
S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Notre épouſe ne fut l'une ni l'autre choſe:
Elle ſe léve un jour; & lorſque tout repoſe,

Landesbibliothek Oldenburg

Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque chaſſeur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à ſa vûe.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe, accours :
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'épouſe ſe prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie! O paſſion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrette:
Il en ſort; & le bruit trompe auſſi-tôt l'époux.
Céphale prend le dard, toujours ſûr de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe.
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere épouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur:
Il accourt, voit ſa faute; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accru par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,

N'eût obtenu du ſort que l'on tranchât ſes jours:
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours!
Fuyons ce nœud, mes ſœurs je ne puis trop le dire,
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſque achevé le fameux differend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſçavante.
On voyoit en lointain une ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque déité.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ſes vœux à cette déité.
Pour les lui préſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſçachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force préſens divers;
Tout le reſte entouroit la déeſſe aux yeux pers.
Avec un doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé ſon ouvrage,

Landesbibliothek Oldenburg

La jeune Iris commence en ces mots ſon récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embraſée:
Cloris pour Télamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le ſiécle où nous ſommes.
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un déſir mutuel,
N'oſoient au blond hymen ſacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raiſon, ſoit abus, le ſort ainſi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur ſuivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays conteſté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur.
Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt; & laiſſe à la belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors:
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y tranſporte, & par-tout révérée,

Landesbibliothek Oldenburg

Partout des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Télamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui, de ſa part accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtere:
L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au ſein de ſa patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphyre les ſuivoit, quand, preſque en arrivant,
Un pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par ſa vaillance,
Télamon juſqu'au bout porte ſa réſiſtance:
Après un long combat ſon parti fut défait,
Lui pris; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
Le ſort, ſans reſpecter ni ſon ſang, ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire;
Un célèbre marchand l'achete du corſaire:
Il l'emméne; & bien-tôt la belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'épouſe du marchand la voit avec tendreſſe:

Ils

Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse,
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs désirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours, toujours votre visage
Baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
Cloris, c'est moi, qui suis l'esclave, & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sçais qui l'agréroient; j'ai sçû plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
Quelle que soit la nôtre, usez-en; vous voyez
Ce que nous possédons & nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui repond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sçais quel est leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage:

Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (helas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a, ſur mon cœur, conſervé ſon empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante?
Je ne ſuis déja plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle;
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublîrai cette Belle:
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront:
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne:
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin:
Puis le plaint, puis l'emméne, & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:
Elle chérit un mort! un mort, ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur! mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture.

Landesbibliothek Oldenburg

Télamon dans ſon ame admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris ſe préſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon ſous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable:
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle:
Elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe preſque à ſon tour.
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine,
Elle la dit; ce fut ſans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zéle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi qu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtraignit ſon zéle
A ſceller de l'hymen une union ſi belle;
Et, par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parens de doter ſon rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.

Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un Corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux epoux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années?
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots il acheve de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre:
Blessé légerement il passa chez les morts;
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords;
Même accident finit leurs précieuses trames:
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose,
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Climene; & cherchant dans les siécles passés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interpréte.
J'admirai, je plaignis ces amans malheureux;
On les alloit unir: tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre;

Hélas! il n'en eſt point de telle en la nature;
Sur le point de joüir tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée;
La fête eſt vers ſa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons paſſé tout ce temps en récits,
Capables d'affliger les moins ſombres eſprits!
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte:
Je prétends de ce jour mieux employer le reſte;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur:
Le miracle en eſt grand; amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſés,
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,
Rendoient ces talens mal placés:
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoupire.
Hé quoi, ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix?
Les morts ſont donc heureux: ce n'eſt pas mon avis.
Je veux des paſſions; & ſi l'état le pire
Eſt le néant, je ne ſçais point

De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voila frappé:
Voilà ſon cœur développé.
Amour, par ſon ſçavoir ſuprême,
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos:
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille:
Surpriſe & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais ſon amant
L'arrête, & lui tient ce langage:
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage:
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſans que doux:
Ils m'ont l'ame & l'eſprit, & la raiſon donnée.
Souffrez que, vivant ſous vos loix,
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole, à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle:
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce qu'il fit;
Ni ſes ſoins pour plaire à la Belle.
Leur hymen ſe conclut: un Satrape voiſin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon ſa conquête.

Landesbibliothek Oldenburg

On ne ſoupçonnoit point qu'il eût un tel deſſein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage;
Pourſuit le raviſſeur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en eſt le prix, auſſi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de ſon rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile:
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe ſert d'aſyle.
Il prit pour héritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole, qui mouilla de pleurs ſon mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

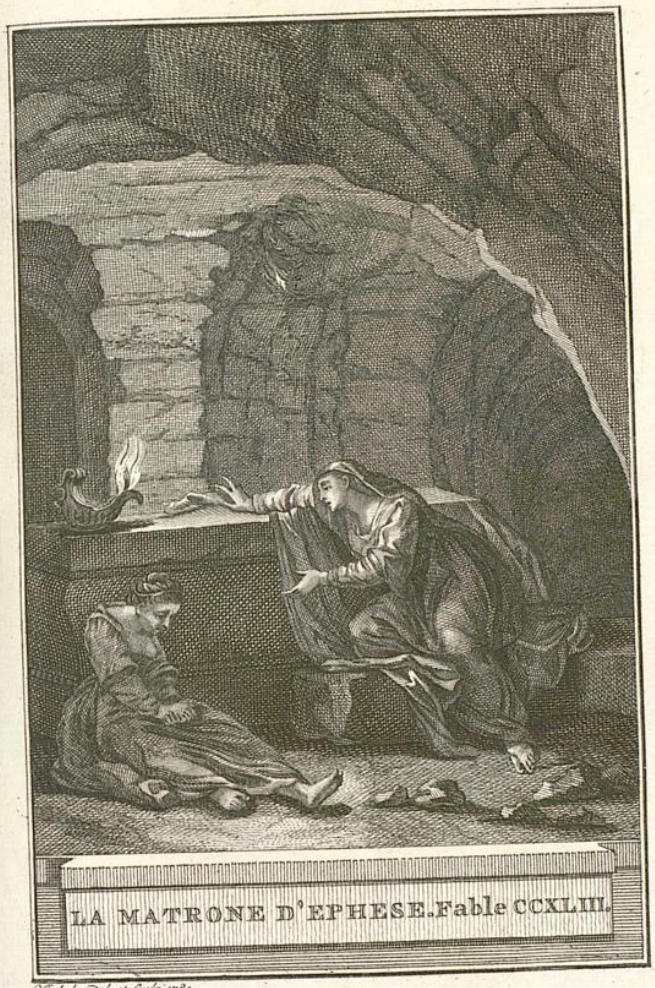
La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire;
Et ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour: on fait tout pour ſe voir eſtimé:
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'oüir louer par une bouche
Qui même, ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche!
Ainſi diſoient ſes ſœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortége:
Où ſont, dit-il, ces ſœurs à la main ſacrilége?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon Egide à ma juſte fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offenſe:

Landesbibliothek Oldenburg

Voyez; & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher;
Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs: on n'en voit nulle trace:
Leurs métiers ſont briſés: on éleve à leur place
Une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien:
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons: c'eſt faire aſſez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs:
Les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus.

FABLE XXX.



LA MATRONE D'EPHESE. Fable CCXLIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg



LA MATRONE D'EPHESE. Fable CCXLIII.
2e. Planche.

Vinkeles. del. et sculp. 1781.

FABLE XXX.

La Matrone d'Ephese.

S'il eſt un conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertu ſans égale;
Et, ſelon la commune voix,
Ayant ſçu raffiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron:
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie:
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,

Landesbibliothek Oldenburg

Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole:
Il mourut; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ces cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié,
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)

Landesbibliothek Oldenburg

Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, juſques à l'effet, courageuſe & hardie.
L'eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient; & cette paſſion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux:
Mais la dame vouloit paître encore ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biére,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquens hélas,

Landesbibliothek Oldenburg

Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le ſort & la nature.
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles:
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu rallentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.

Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous preſſe? Attendons:
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les tréſors
Dont le ciel prit plaiſir d'orner votre viſage,
Je diſois: hélas! c'eſt dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flatteur la Dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit ſon temps, il tira
Deux traits de ſon carquois: de l'un il entama
Le ſoldat juſqu'au vif; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ſes charmes,
Tout y fit: une belle alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voila donc notre veuve écoutant la louange,
Poiſon, qui de l'amour eſt le premier degré:
La voila qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne: il fait tant qu'elle mange:
Il fait tant que de plaire: & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait:
Il fait tant enfin qu'elle change;

Landesbibliothek Oldenburg

Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer,
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du garde:
Il en entend le bruit; il y court à grands pas;
Mais en vain: la choſe étoit faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'eſclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y conſent, j'y remedîrai bien.
Mettons notre mort en la place;
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages fémelles!
La femme eſt toujours femme: il en eſt qui ſont belles:
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fideles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi: mais l'exécution
Nous trompe également: témoin cette Matrone:
Et, n'en déplaiſe au bon Pétrone,

Landesbibliothek Oldenburg

Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçû, mal formé:
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre; & tout conſidéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

FABLE XXXI.



BELPHEGOR. Fable CCXLIV.

Vinkeles del. et sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



BELFEGOR. Fable CCXLIV. 2e. *Planche.*

Vinkeles Del. et Sculp. 1781.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



BELPHEGOR. Fable CCXLIV. 3e. Planche.

Vinkeles, Del. et Sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg



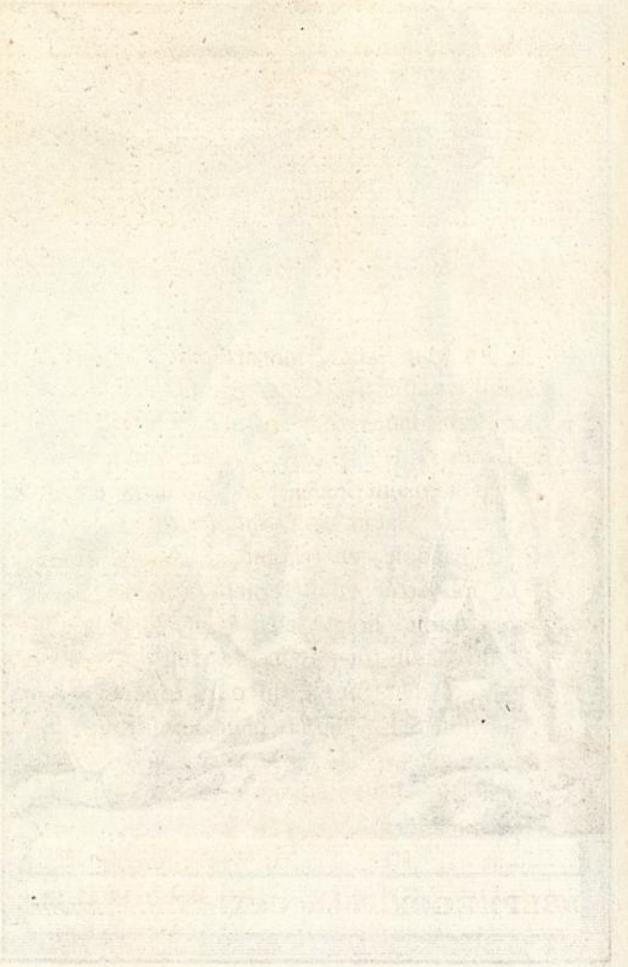
Landesbibliothek Oldenburg



BELPHEGOR. Fable CCXLIV. 4.e Planche.

Vinkeles, del. et sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXXI.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, poussoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
L'un disoit: hélas! c'est mon mari;
L'autre aussi-tôt répondit: c'est ma femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire:
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à la vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence;
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,

Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûe, & qu'en lieux différens
Il put toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guére, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépenſe;
Même il la crut propre pour le trafic.

Landesbibliothek Oldenburg

Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme,
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle:
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſens s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journeaux différens;
L'un, des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.

L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres tréſors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'addreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort apetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand ſeigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force priéres,
Et des façons de toutes les maniéres,
Il eut un oüi de madame Honeſta.
Auparavant le notaire y paſſa,
Dont Belphegor ſe moquant en ſon ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme

Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon, ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les ſi, les car, les contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers:
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats:
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe:
Chez les amans tout plaît, tout eſt parfait:
Chez les époux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.

Le bruit fut tel, que madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle: un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme ſi vertueuſe?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe:
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien....
Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fît rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épouſa
La parenté de madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur avec le petit frere,
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.

Landesbibliothek Oldenburg

Un Intendant? Qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble;
Et, plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble,
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au ſeigneur reſteroit:
Dont par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre époux, ainſi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abuſoient. Il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau:
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'apre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,

Landesbibliothek Oldenburg

En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & sa femme encor pire:
Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en priroit;
Trois fois sans plus, & ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien:
Mais Matheo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il se transporte à Rome;
Saisit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chasse encore: autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.

Le

Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du Sexe, eſpoir de ſa famille:
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant;
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chaſſoit les eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe: il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui, ſans ſavoir comment,
Sans dons du ciel, par haſard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire: on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre Démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere,
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,

Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il eſt en allarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait: de quoi l'eſprit immonde
Un peu ſurpris, au manant demanda:
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: c'eſt Madame Honeſta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floccons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.

Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne:
Elle eut jadis un plus heureux deſtin:
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut: il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Quayant ſans ceſſe un diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle:
Dans les enfers encore en change-t-on;
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

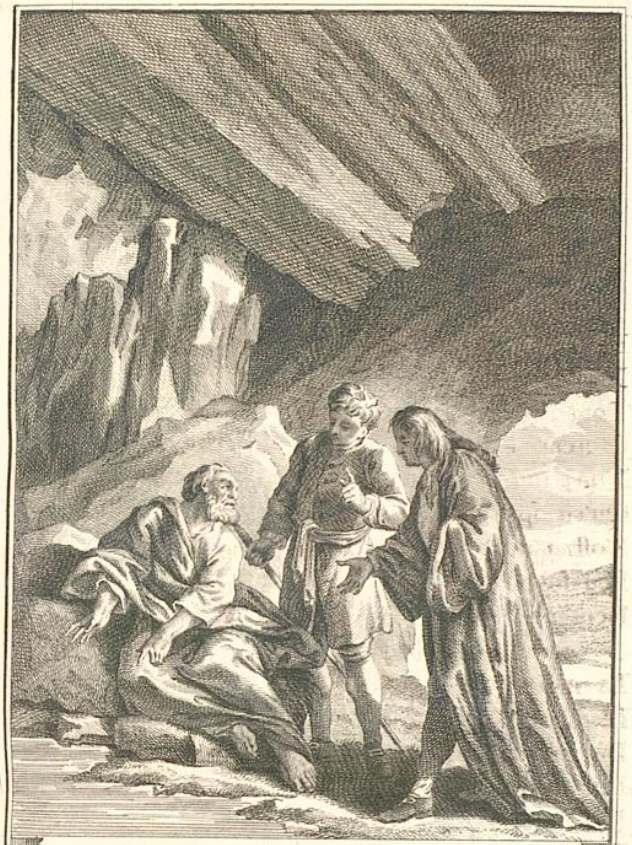
De tout ceci que prétens-je inférer?
Premiérement je ne ſçais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut:
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXXII.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome: ainsi nos concurrens
Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des loix, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié? Les trois quarts, & bien souvent le tout,
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; & le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier;
Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse:



LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER,
ET LE SOLITAIRE. Fable CCXLV.

Vinkeles, Del. et Sculp. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg

Il a pour tels & tels un ſoin particulier,
Ce ſont ſes amis: il nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content; la ſentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit:
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du ſoleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſçait vos beſoins?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer;

Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au desert.
Ainsi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide,& qu'on meurt,& qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces secours, grace à dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous! dont le Public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes, & Ministres,
Vous, que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siécles à venir!
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages:
Par où sçaurois-je mieux finir?

Fin du douzième & dernier Livre.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg